Leur guerre 14-18

Sur les traces des frères et soeurs Trellu de Kergadoret

Yveline Le Grand, mai 2020

« On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le coeur consolé de ceux qu'il aimait tant… Et tous les morts mourront pour la deuxième fois »,

Roland Dorgelès, Les Croix de Bois, 1919

1. Le pourquoi du comment…

Ce matin de novembre 2013, j'ai ouvert l'album de cartes postales de ma grand-mère, un vieil album défraîchi, dont la couverture cartonnée est ornée du dessin fané d'un brin de mimosa et de quelques violettes. Un album en mauvais état, si souvent manipulé, des fragments de pages pliés ou déchirés dépassant de la tranche.

Je l'ai ouvert au hasard. Sur la double page, sept cartes postales s'affichaient, les unes insérées verticalement, les autres horizontalement dans les fentes prédécoupées des pages de grossier papier gris. Des villes en ruine, visiblement détruites par des bombardements. Amiens. Clermont-en-Argonne. La première guerre mondiale.

Et cette odeur…

J'ai fermé les yeux. Je me suis retrouvée à Kergadoret, dans la cuisine, les deux coudes posés sur la grande table, écoutant Mamm me conter les histoires de son enfance.

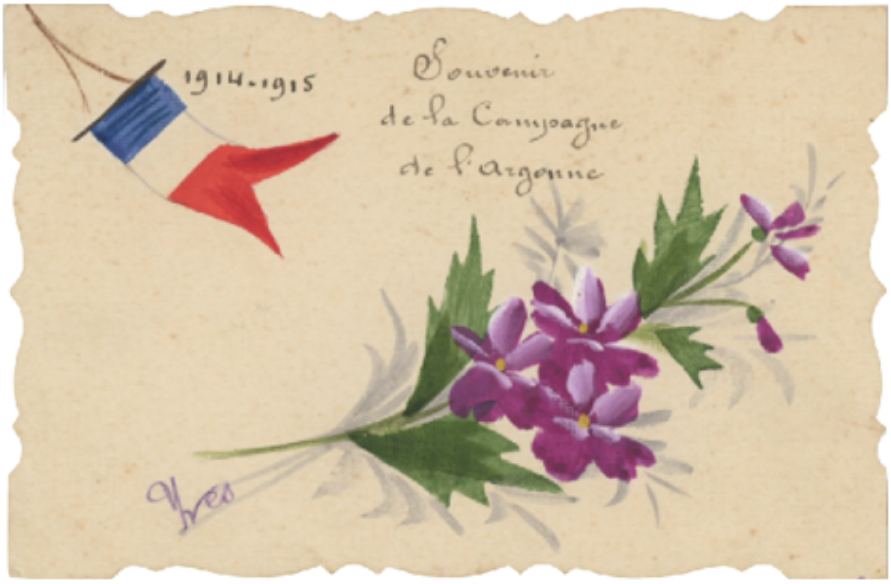
Dire que cet album dormait, oublié, au fond d'un carton avec des tas de photos, de vieux papiers et cette vieille boîte en carton où ma grand-mère avait rangé ce qui reste de ce frère adoré, Yves, tué à Verdun en 1916. Sa pipe, son briquet, son rasoir et sa pierre à aiguiser, sa montre, sa chevalière en cuivre, ces objets qui l'ont accompagné dans les tranchées. Et une lettre, et quelle lettre, écrite à son frère François. Et puis la photo de sa tombe, et quatre petites roses desséchées enveloppées dans un papier de soie. Que peuvent-elles bien représenter ? Quelqu'un les lui avaient-elles données ?

J'ai touché chacun des objets, j'ai lu pour la première fois la lettre d'Yves, j'ai plongé dans sa guerre des tranchées, dans sa difficulté de soldat à s'extraire du danger, et dans sa nostalgie de Kergadoret. Comme si cette lettre m'était adressée, cent ans après.

« Mon cher François, Nous sommes sortis de l'enfer cette nuit pour venir au repos » écrivait-il en juillet 1916 avant de décrire un paysage dévasté mais beau, d'évoquer le bien-être de se tremper les pieds dans la Biesme, et de conclure « *Vivement Kergadoret tout de même. C'est une grande consolation que cette perspective. »*

J'ai relu ce témoignage précieux à plus d'un titre. Yves était là. Mais comment avait-il pu écrire que c'était beau alors qu'il risquait la mort à chaque minute et que face à lui des ennemis se faisaient pulvériser ? Où était-il quand il avait écrit cette lettre ? Je n'avais jamais entendu parler que de Verdun. J'ai cherché sur Internet où était la Biesme dans laquelle il se trempait les pieds. J'ai découvert l'Argonne. Et dans l'album cette carte, et d'autres encore, qui y faisait écho. Je savais qu'Yves était mort à Verdun. Mais que savais-je d'autre ? Vraiment pas grand chose.

Alors, cette fois, je ne me suis pas contentée d'ouvrir l'album et de regarder distraitement ces vieilles cartes postales. Je les ai toutes sorties et regardées, méthodiquement.



J'y ai vu qu'Yves avait été « aspirant, au 4e régiment d'infanterie, 10e compagnie ». Aspirant ? Je croyais qu'il était sous-lieutenant. J'y ai découvert François, son frère, installé sur un fauteuil roulant. Ainsi il avait été blessé pendant cette guerre, lui qui n'avait que 17 ans quand elle a éclaté ? J'y ai trouvé nombre de cartes postales expédiées d'Amiens où les soeurs aînées avaient passé la plus grande partie de la guerre. Qu'y faisaient-elles ? J'ai constaté que la plupart des cartes, une centaine en fait, avaient été écrites entre 1912 et 1921, encadrant la 1ère guerre mondiale, et que la très grande majorité d'entre elles étaient échangées entre les cinq soeurs et frères Trellu de Kergadoret.

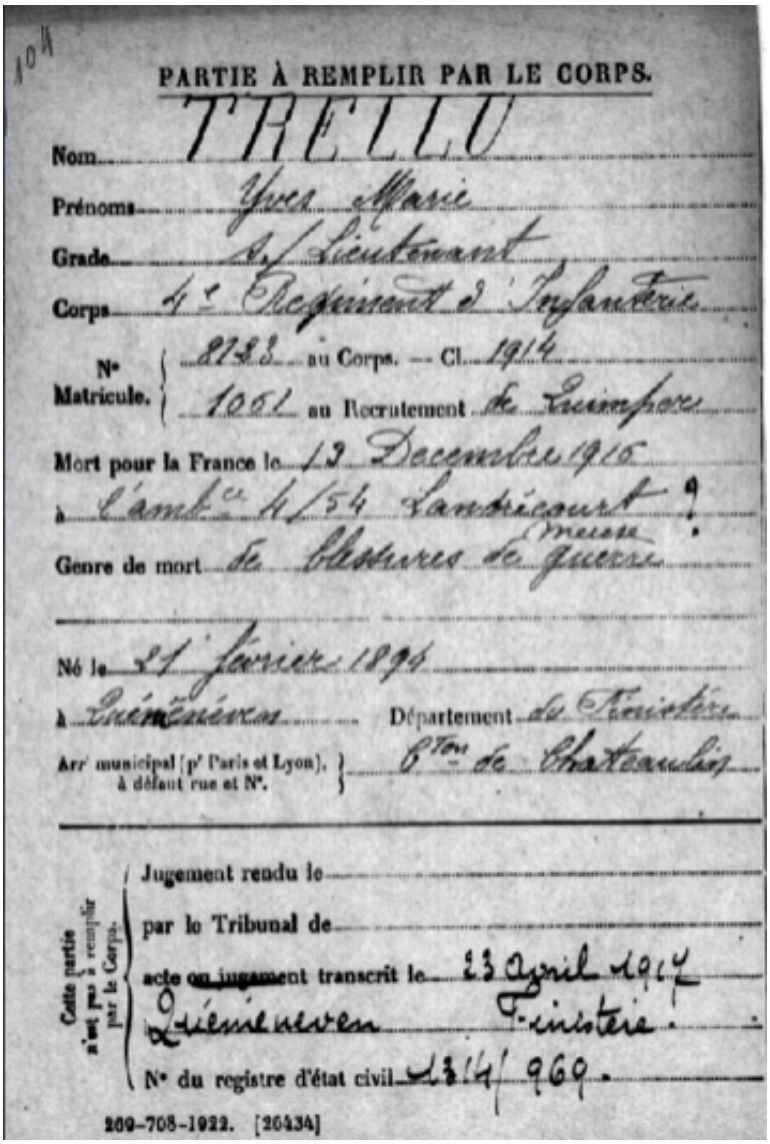
Il m'a semblé que c'était une aubaine formidable. À travers eux, une porte inédite s'ouvrait pour moi sur la 1ère guerre mondiale, une porte toute personnelle.

Ce matin de novembre 2013, celui-là même où j'avais rouvert l'album de cartes postales de ma grand-mère, je venais de lire un article sur le lancement de La Grande Collecte, qui invitait les particuliers à déposer les archives qu'ils conservaient de 14-18 pour les numériser et alimenter une base de données européenne. C'est d'ailleurs sûrement ce qui m'avait incité à me replonger dans l'album. Car, je m'étais déjà posé la question : qu'allais-je faire de mes archives « à moi », celles dont j'avais hérité parce qu'ayant toujours manifesté un intérêt pour les histoires que me racontait ma grand-mère ? Si cet album et si les affaires d'Yves Trellu étaient en ma possession, c'est peut-être que je devais en faire quelque chose…

Alors, je suis partie sur les traces de ceux qui avaient vécu ce premier conflit mondial. J'ai tiré le fil d'Yves Trellu, le frère chéri de nos grand-mères, qui avait laissé une telle empreinte sur ses soeurs et leur descendance.

J'ai voulu comprendre ce qui s'était passé, comment Yves était devenu sous-lieutenant, comment il avait été blessé, comment François avait pu être à ses côtés au moment de sa mort, ce que les deux soeurs aînées faisaient à Amiens, et pourquoi Marie avait arrêté ses études d'institutrice.

En novembre 2013, beaucoup d'archives militaires étaient mises en ligne dans le cadre du Centenaire, notamment sur le site web Mémoire des Hommes. C'est le premier fil que j'ai tiré. J'ai rapidement trouvé la fiche témoignant qu'Yves Trellu était mort pour la France.



104

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom TRELLU

Prénoms Yves Marie

Grade S/ Lieutenant

Corps 4e Régiment d'Infanterie

N° Matricule. 8783 au Corps. — Cl. 1914
1061 au Recrutement de Quimper

Mort pour la France le 13 Décembre 1916

à L'amb.ce 4/54 Landrecourt ? Meuse

Genre de mort de blessures de guerre

Né le 21 février 1896

à Quéménéven Département de Finistère

Arr.t municipal (p.r Paris et Lyon), à défaut rue et N°. 6.ton de Chateaulin

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le

par le Tribunal de

acte ou jugement transcrit le 23 Avril 1917

à Quéménéven Finistère.

N° du registre d'état civil 1314/969.

269-708-1922. [26434]

J'ai aussi trouvé les fiches de ceux qui figurent avec lui sur le monument aux morts de Quéménéven. Il m'est alors apparu que si, moi, j'avais quelques archives, d'autres dans le village devaient en avoir aussi. Ce Centenaire était l'opportunité de faire connaître ces 83 soldats dont seul, apparemment, subsistait un nom sur un monument aux morts.

Je me suis plongée dans les archives militaires. J'ai parcouru les champs de bataille de la 1ère guerre mondiale. J'ai rencontré les descendants des poilus de Quéménéven qui m'ont confié des photos, des lettres, des objets.

Alors, j'ai raconté Yves Trellu et ces autres soldats morts pour la France à Quéménéven, d'abord à travers une exposition, en novembre 1914, et ensuite dans un livre témoignage racontant le parcours de chacun.

L'émotion que j'avais ressentie sur les champs de bataille, à la lecture des journaux de marche, en découvrant les courriers intimes ou les ordres de permission précieusement conservés pendant toutes ces années, cette émotion était largement partagée par les descendants de ces Poilus.

Voir, sur un panneau d'exposition, la photo d'un père, d'un grand-père, d'un arrière-grand-père même, ou simplement y découvrir son nom, provoquait toujours un serrement au coeur chez les visiteurs et parfois des larmes. Des larmes, cent ans après !

Quand je me suis rendue sur les champs de bataille, je me suis sentie connectée à Yves Trellu et cette connexion m'a bouleversée. Et alors que je regardais les visiteurs de l'exposition 14-18 à Quéménéven, j'ai réalisé que j'étais loin d'être la seule à ressentir, dans mes gènes, le traumatisme, la douleur et la barbarie du premier conflit mondial.

Plus je lisais, plus je réfléchissais, plus je visitais, plus il me paraissait évident que la guerre 14-18 ne s'était pas terminée le 11 novembre 1918, date de l'armistice, ni même le 28 juin 1919, date de la signature de la paix. Cent ans après elle continuait de hanter nos âmes.

Nous voilà au printemps 2020, nous traversons une période complexe où la fragilité de la vie se fait sentir de façon cruciale. Il est sans doute venu le temps d'attaquer le versant plus intime du fil que j'ai tiré en suivant les traces d'Yves Trellu, et de livrer ce que j'ai appris de ce que Yves, ses soeurs aînées, Marie-Anne et Marie-Jeanne, son frère cadet, François, et la benjamine, Marie ont vécu pendant ces années terribles. Leurs échanges épistolaires et les archives militaires sont la base du récit qui suit.

2 - Les cinq frères et soeurs Trellu, avant la guerre

Les filles aînées, Marie-Anne et Marie-Jeanne, sont au service de Marie de Poulpiquet

Avant leur mariage, et au moins à partir de 1910 d'après les cartes postales, Marie-Anne et Marie-Jeanne travaillent, comme beaucoup de jeunes filles de Kergoat, pour la famille des châtelains de Tréfry, et plus précisément pour Marie de Poulpiquet, fille puis soeur du propriétaire.

En 1910, Marie-Anne a vingt ans et Marie-Jeanne, dix-neuf ans.

Marie de Poulpiquet, après un 1er mariage dans la Somme, vit dans une demeure établie sur la rive de l'Aber Wrac'h (commune de Landéda), à l'instar d'une partie de ses frères et de ses oncles, car, la famille de Poulpiquet est originaire du secteur. Ceci explique les nombreux séjours à l'Aber Wrac'h, mentionnés dans les cartes postales, de la mère Trellu (Marie-Anne Rolland), des deux soeurs aînées et de la benjamine dont Marie de Poulpiquet était la marraine.

En 1909, Marie de Poulpiquet épouse M. Pierre Denis-Galet, fils de banquier à Amiens, propriétaire du Petit-Château de Dury, proche d'Amiens. Le fait est d'importance puisqu'il explique comment Marie-Anne et Marie-Jeanne se retrouvent dans la Somme pendant la guerre.

Le couple Denis-Galet, sans enfant, recueille les quatre nièces de Marie de Poulpiquet, les filles de son frère aîné de Tréfry, peut-être à la mort de ce dernier en 1912 : Marie-Thérèse, née en 1904, Louise, née en 1906 (deviendra Mme de Truchis), Isabelle, née en 1907 (deviendra Mme de Lorgeril) et Anne, née en 1910 (deviendra religieuse). Ce sont les quatre fillettes dont s'occupent Marie-Anne et Marie-Jeanne pendant la guerre.

Hélas, le 2 septembre 1913, Marie de Poulpiquet décède à son tour au château de Dury, à 36 ans. Malgré ce décès, ses quatre nièces restent dans la Somme au château de Dury, et avec elles les deux soeurs Trellu. Elles y sont quand éclate la 1ère guerre mondiale.

Le fils aîné, Yves, devient instituteur

Né en 1894, Yves est réputé travailler très bien à l'école. Il bénéficie d'une bourse pour poursuivre ses études à l'école primaire supérieure de Douarnenez afin de préparer l'examen d'entrée à l'école normale d'instituteurs de Quimper. Il y rentre à 16 ans, le 2 septembre 1910 pour 3 ans (promotion 1910-1913).

En août 1912, il obtient son brevet supérieur, et le 22 juillet 1913 son certificat de fin d'études normales, classé 7e de sa promotion. C'est un très bon classement vu le nombre d'élèves dans la promotion comme le montre la carte ci-dessus, et on imagine aisément la fête à Kergadoret et la fierté de ses parents !

À partir du 15 septembre 1913, Yves est nommé instituteur-stagiaire à Briec et se trouve en charge d'une classe élémentaire de 48 garçons. Il n'a pas encore 20 ans !

Inspecté en février 1914, quelques jours avant ses 20 ans, il obtient une note de 11,5 sur 20 et l'inspecteur lui conseille d'affermir son autorité.

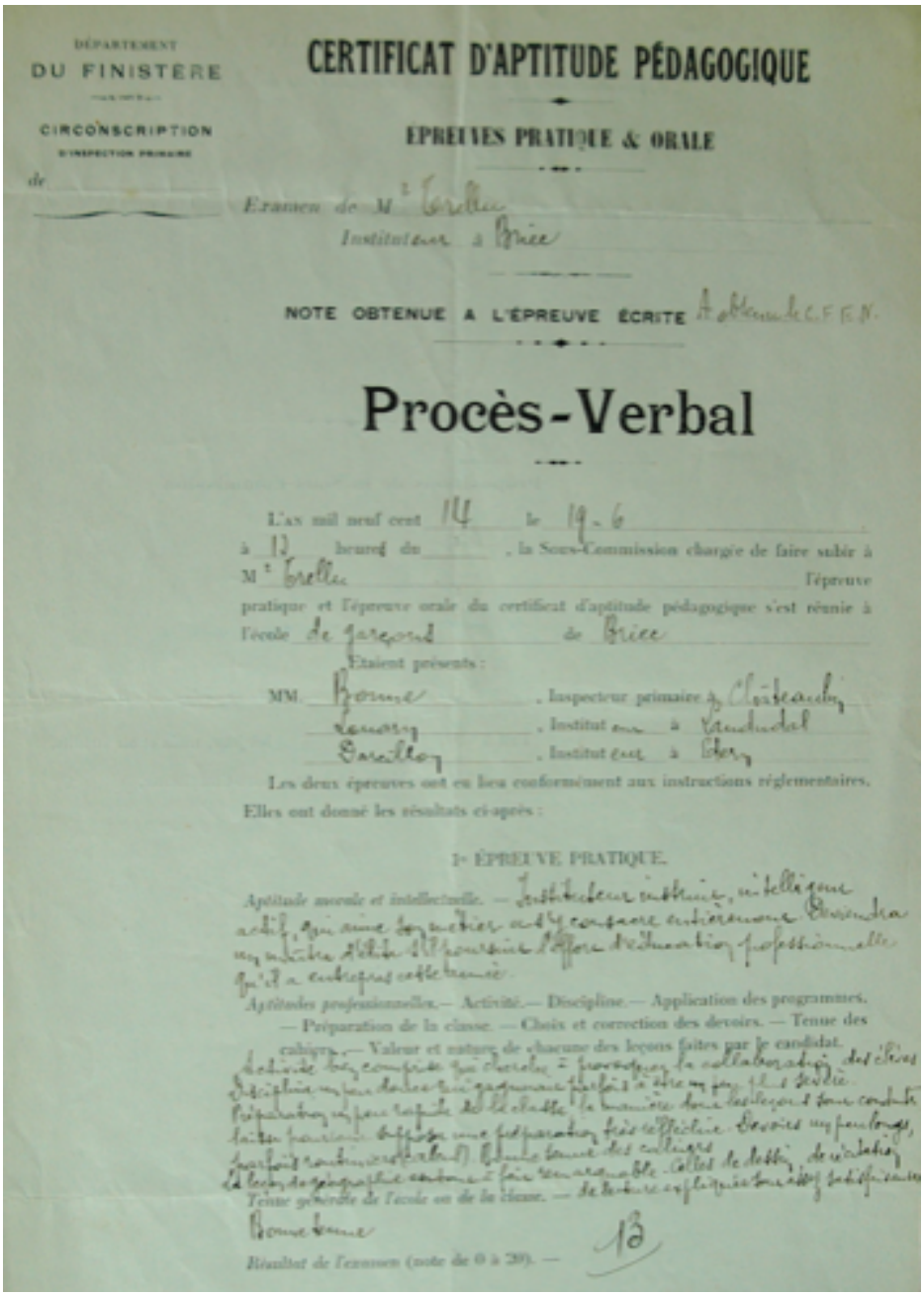
« *Monsieur Trellu a reçu une bonne éducation professionnelle. À l'école normale on lui a enseigné les méthodes les plus rationnelles d'enseignement qu'il essaie de mettre en pratique dans sa classe. Il y a là un effort très méritoire et qui un jour produira d'excellents résultats. Pour y parvenir M. Trellu doit chercher avant tout à affermir son autorité. Il est jeune et a quelque peine à imposer une ferme discipline. Qu'il emploie toutes les sanctions légitimes pour accoutumer les élèves à obéir promptement, à suivre avec attention les leçons intéressantes de leur maître. À cette condition, son enseignement deviendra très fructueux car M. Trellu ne manque ni de bonne volonté, ni de savoir-faire*. »

Quelques mois plus tard, le 14 avril 1914, Yves est le garçon d'honneur du cousin de son père, appelé lui aussi Yves Trellu, depuis peu, directeur de l'école primaire de Roscanvel.

Yves obtient son certificat d'aptitude pédagogique le 14 juin 1914 avec une note de 13/20 et les remarques suivantes :

Aptitude morale et intellectuelle « *Instituteur instruit, intelligent, actif, qui aime son métier et s'y consacre entièrement. Deviendra un maître d'élite s'il poursuit l'effort d'éducation professionnelle qu'il a entrepris cette année* »

Aptitudes professionnelles : « *Activité bien comprise qui cherche à provoquer la collaboration des élèves. Discipline un peu douce qui gagnerait parfois à être un peu plus sévère. Préparation un peu rapide de la classe, la manière dont les leçons sont conduites laisse pourtant supposer une préparation très réfléchie. Devoirs un peu longs, parfois routiniers (calcul). Bonne tenue des cahiers. La leçon de géographie est tout à fait remarquable. Celles de dessin, de récitation, de lecture expliquée, toutes assez satisfaisantes.* »



DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE

CIRCONSCRIPTION D'INSPECTION PRIMAIRE de

CERTIFICAT D'APTITUDE PÉDAGOGIQUE

ÉPREUVES PRATIQUE & ORALE

Examen de M. Corellec Instituteur à Brice

NOTE OBTENUE A L'ÉPREUVE ÉCRITE Admis de C.F.E.N.

Procès-Verbal

L'an mil neuf cent 14 le 19-6 à 13 heures du , la Sous-Commission chargée de faire subir à M. Corellec l'épreuve pratique et l'épreuve orale du certificat d'aptitude pédagogique s'est réunie à l'école de garçons de Brice

Étaient présents :

MM. Bonne, Inspecteur primaire à Châteaulin
Renaury, Instituteur à Crandandal
Corellec, Instituteur à Brice

Les deux épreuves ont eu lieu conformément aux instructions réglementaires. Elles ont donné les résultats ci-après :

1re ÉPREUVE PRATIQUE.

Aptitude morale et intellectuelle. — Instituteur instruit, intelligent, actif, qui aime son métier et s'y consacre entièrement. Deviendra un maître d'élite s'il poursuit l'effort d'éducation professionnelle qu'il a entrepris cette année.

Aptitudes professionnelles. — Activité. — Discipline. — Application des programmes. — Préparation de la classe. — Choix et correction des devoirs. — Tenue des cahiers. — Valeur et nature de chacune des leçons faites par le candidat. Activité bien comprise qui cherche à provoquer la collaboration des élèves. Discipline un peu douce qui gagnerait parfois à être un peu plus sévère. Préparation un peu rapide de la classe, la manière dont les leçons sont conduites laisse pourtant supposer une préparation très réfléchie. Devoirs un peu longs, parfois routiniers (calcul). Bonne tenue des cahiers. La leçon de géographie est tout à fait remarquable. Celles de dessin, de récitation, de lecture expliquée, toutes assez satisfaisantes. — Tenue générale de l'école ou de la classe. — Bonne tenue

Résultat de l'examen (note de 0 à 20). — 18

En juillet 1914, à la fin des classes, Yves se met en congé pour faire ses trois ans de service militaire. Les rumeurs de guerre se précisent. Mais comment y croire ?

François, sur les traces de son aîné

François, lui aussi, travaille très bien à l'école. Après son certificat d'études, il bénéficie comme son aîné d'une bourse pour poursuivre ses études à l'école primaire supérieure de garçons de Douarnenez. Il envoie beaucoup de cartes postales à sa jeune soeur qui a commencé sa collection, essentiellement des vues de Douarnenez.

François intègre l'école normale de Quimper, le 30 septembre 1912. Il a 15 ans et se retrouve en 1ère année alors que son frère Yves est, lui, en troisième année. On notera sur les photos de promotion à quel point les deux frères se ressemblent peu.

François obtient son brevet supérieur le 18 juillet 1914 et s'apprête à entamer sa troisième année. La guerre viendra contrecarrer ces plans. Bien qu'il ait poursuivi une carrière d'instituteur après guerre, François n'a pas suivi les mêmes étapes de formation qu'Yves (instituteur stagiaire, inspection…), de telle sorte que son dossier pédagogique n'apporte guère d'informations.

Marie, future institutrice

La petite dernière, Marie, née 11 ans après sa soeur aînée, est la filleule de Marie de Poulpiquet, chez qui travaillent ses soeurs.

Avant la guerre, en juillet 1914, elle a tout juste 13 ans, vient de finir l'école primaire à Quéménéven et s'apprête à rejoindre, à la rentrée d'octobre 14, l'école primaire supérieure de jeunes filles de Carhaix pour se préparer à son tour à présenter l'examen d'entrée à l'école normale.

Les relations épistolaires des frères et soeurs

À eux 5, les soeurs et frères Trellu représentent les paradoxes de cette Bretagne catholique du début du 20e siècle. En schématisant, on peut dire que, dans la famille, les femmes sont croyantes et pratiquantes et les hommes laïques et républicains.

L'aînée Marie-Anne, surtout, est très pieuse, abreuvant sa jeune soeur de cartes représentant des religieuses au chevet des réfugiés ou des soldats. Les deux aînées travaillent pour la famille noble de la région perpétuant une tradition séculaire.

Les deux frères, eux, sont des « hussards noirs de la République », comme les appelait Charles Péguy, convaincus du bienfondé de la République laïque, comme le cousin germain de leur père,

Yves Trellu, directeur de l'école de Roscanvel, comme leur grand-oncle Jean-Pierre Moisin, frère de leur grand-mère paternelle, défroqué des Frères des Écoles Chrétiennes par conviction républicaine.

Dans cette Bretagne catholique, être instituteur laïc ne coulait pas de source. C'était même un acte résolument politique. Ainsi quand François s'est marié, après la guerre, le curé de Cast n'a pas voulu bénir son union. Du reste, les hommes de la famille Trellu avaient la réputation d'être « des rouges », racontait ma grand-mère Marie, qui elle en 1914 s'apprêtait à suivre les traces de ses frères pour devenir à son tour une institutrice laïque, elle qui, sa vie durant, n'aura pourtant manqué aucune messe du dimanche, aucunes vêpres, aucun Pardon.

Malgré ce qui aurait pu être considéré comme des oppositions, les enfants Trellu sont liés par une grande affection. Les trois aînés notamment, nés en moins de quatre ans, sont très proches les uns des autres. C'est ce qui ressort des cartes postales et courriers qui nous sont parvenus.

S'écrire est un moyen d'entretenir ces relations, moyen d'autant plus précieux, qu'ils sont rapidement séparés. Les deux soeurs aînées sont placées au service de la famille de Poulpiquet. Les frères partent successivement en pension à Douarnenez d'abord puis à Quimper. Ils ne se retrouvent à Kergadoret que pour les fêtes de Noël ou les grandes vacances. Échanger des nouvelles devient alors primordial pour cultiver entre eux ce lien harmonieux, centré sur Kergadoret.

On devine à travers leurs échanges épistolaires que Marie-Anne, l'aînée, assume avec autorité son rôle de grande soeur. Elle promulgue des conseils, voire des avertissements, donne des nouvelles des uns aux autres. C'est elle qui, le plus souvent, prend la plume pour raconter, avec réalisme, la situation qu'elle et sa soeur Marie Jeanne traversent dans la Somme.

Les cartes expédiées par Marie-Jeanne sont plus affectueuses, c'est elle qui donne des nouvelles des petites dont elle s'occupe. On sent la tendresse qui la lie aux petites comme à ses frères et à sa jeune soeur.

Yves, lui, assume le rôle de fils aîné. Il est le « sachant » de la famille qui transmet à ses soeurs ce qu'il apprend, qui écrit des piécettes de théâtre dont les scènes se passent à Kergadoret, qui s'intéresse à la politique, qui permet à la famille de s'élever socialement. On sent l'admiration et l'affection que ses soeurs lui portent. Il est l'exemple à suivre pour son frère cadet et sa jeune soeur.

La 1ère guerre mondiale fauchera cette belle harmonie mais les quatre survivants demeureront soudés jusqu'à la fin de leur vie.

Voyons comment chacun d'eux a traversé ce conflit.

3 - Août 1914 - Mars 1915

Le 1er août 1914, les clochers des églises sonnent le tocsin annonçant la mobilisation générale, la France est en guerre contre l'Allemagne. Du 2 au 18 août 1914, plus de 3 millions d'hommes, âgés de 21 à 41 ans sont mobilisés. Yves Trellu, âgé de 20 ans, trop jeune donc, ne part pas avec cette première vague, qui, mais il ne le sait pas encore, sera loin d'être la dernière. A Fortiori, François est bien trop jeune.

Les soeurs aînées en première ligne

Les premières à subir la guerre sont les deux soeurs aînées qui, en ce début août 1914, sont dans la Somme, au petit château de Dury avec la famille Denis-Gallet et les fillettes de Poulpiquet. Les menaces de guerre planent depuis déjà quelques semaines, mais rien à craindre à Dury. On y est en sécurité loin de l'Allemagne et de la frontière de l'est.

C'était sans compter avec la stratégie allemande, qui contre toute attente, entre en Belgique, violant sa neutralité, avec comme objectif de contourner l'armée française par le nord-ouest et de marcher sur Paris

L'avancée allemande est fulgurante poussant devant elle des flots de réfugiés belges et nordistes. Le 31 août, Amiens tombe aux mains des Allemands.

Avec la famille Denis-Galet et les fillettes de Poulpiquet, les deux soeurs se réfugient au bord de la mer, au Tréport, en sécurité, car l'armée française repousse les troupes allemandes les empêchant d'atteindre la mer.

Mi septembre, Amiens est libérée mais hors de question de regagner Dury. La situation est incertaine. Entre septembre et fin novembre 14, le front se stabilise progressivement à quelques kilomètres à l'est d'Amiens.

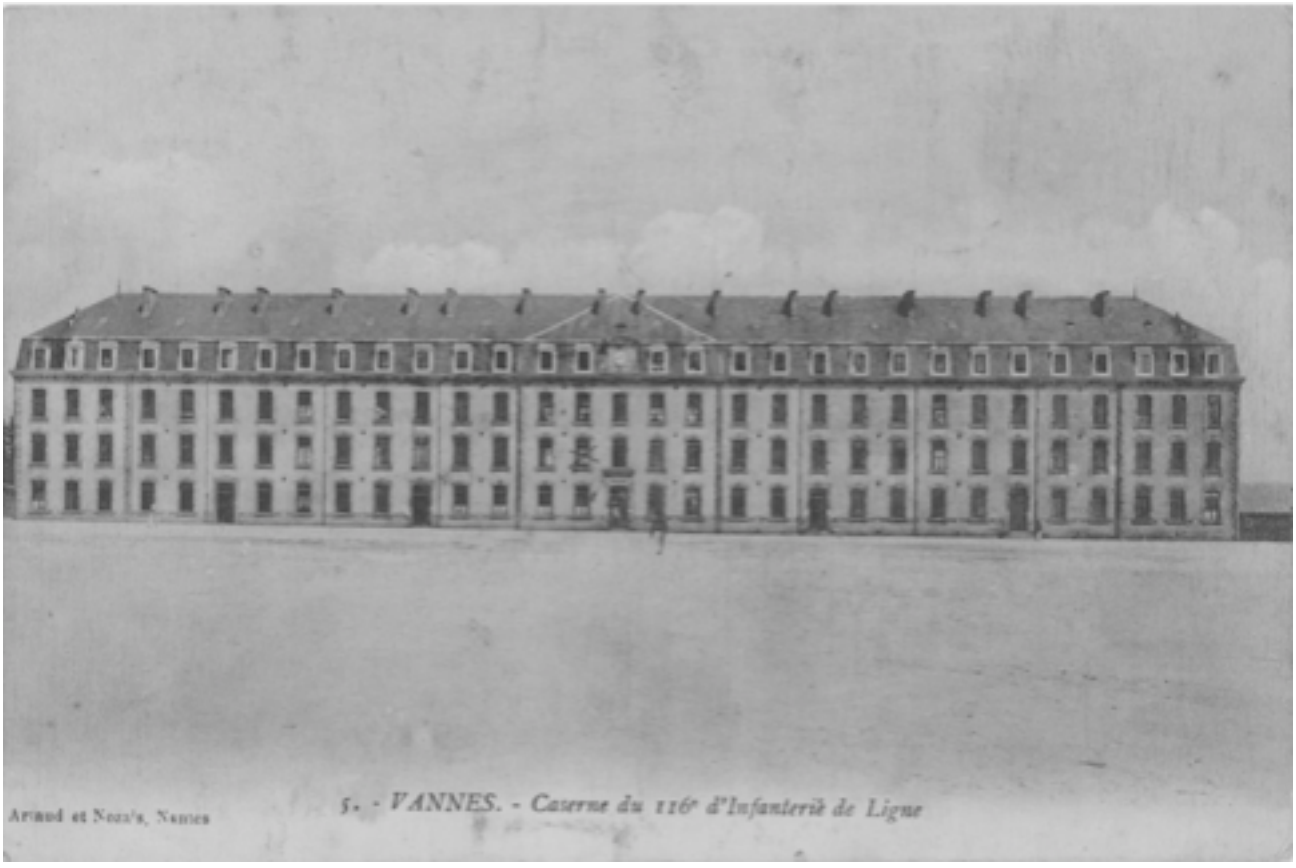
Le 14 décembre 1914, les deux soeurs regagnent la ville avec les fillettes. Mais le petit château de Dury a été investi par un état-major français et les soeurs et les fillettes trouvent refuge au couvent des religieuses de Louvencourt, rue des Crignons à Amiens.

« *Tout est calme ici. On n'entend plus le canon mais l'ennemi n'est pas encore bien loin. Il pleut tous les jours. C'est bien malheureux pour ceux qui sont dans les tranchées. Hier, en passant par Abbeville, nous avons vu beaucoup d'Anglais, ils sont bien équipés et ne paraissent pas être à la guerre* » écrit Marie-Anne le 15 décembre à sa jeune soeur Marie.

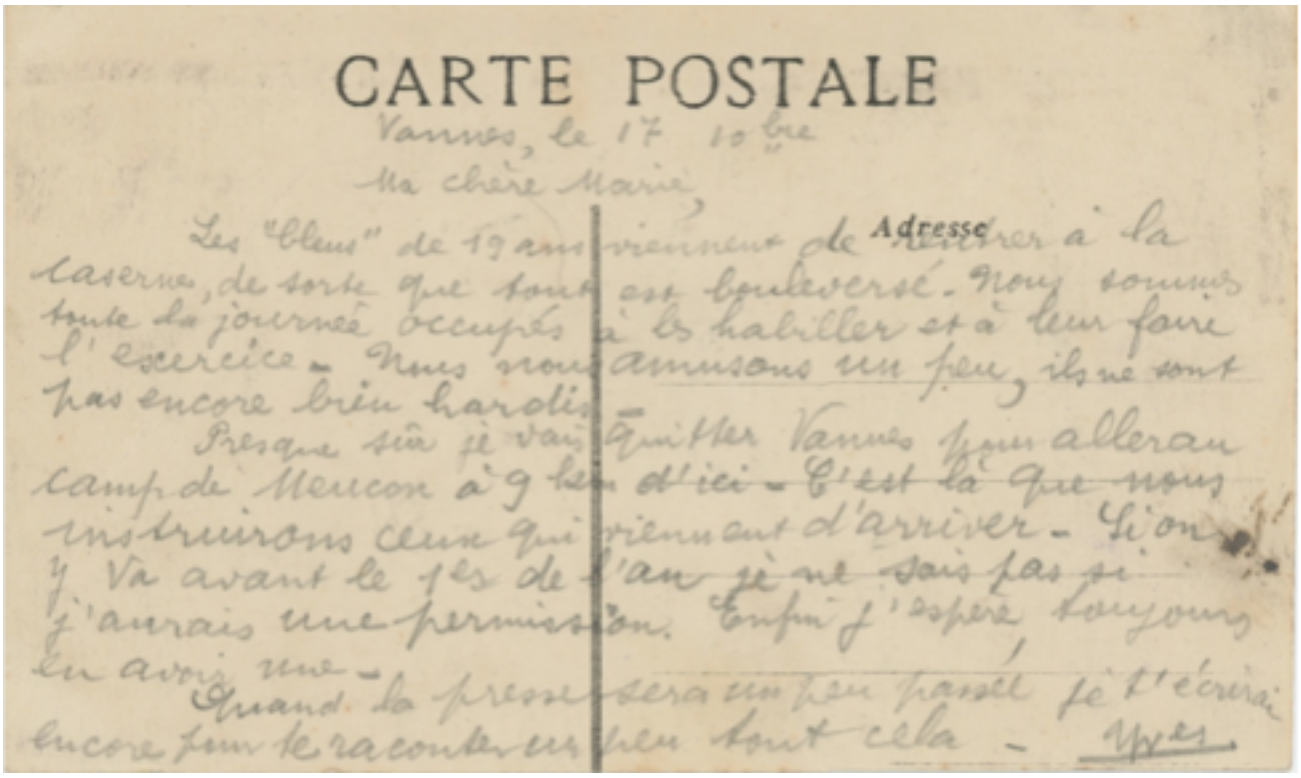
Yves est mobilisé

Les pertes sont telles après le premier choc avec l'armée allemande (20 000 soldats français pour la seule journée de 22 août 1914) que, début septembre 1914, les hommes de la classe 14, dont certains n'ont pas encore 20 ans, sont mobilisés, et avec eux Yves Trellu qui s'en va confiant défendre la nation en bon « hussard de la République ».

Il rejoint la caserne du 116e régiment d'infanterie de Vannes (matricule 1061 au recrutement de Brest-Châteaulin) où en quelques semaines, il y perfectionne le métier de soldat, dont il a déjà appris quelques rudiments pendant ses études d'instituteur.



Rapidement, il est nommé caporal à la 27e compagnie et devient instructeur au camp de Meucon, pas très loin de Vannes. En décembre 1914, il décrit l'arrivée à la caserne des « bleus » de la classe 15, eux aussi mobilisés pour pallier les pertes terribles des premiers mois de guerre. Ces jeunes de la classe 15 ont à peine 19 ans.



CARTE POSTALE

Vannes, le 17 8bre

Ma chère Marie,

Les "bleus" de 19 ans viennent de rentrer à la caserne, de sorte que tout est bouleversé. Nous sommes toute la journée occupés à les habiller et à leur faire l'exercice. Nous nous amusons un peu, ils ne sont pas encore bien hardis.

Presque sûr je vais quitter Vannes pour aller au camp de Meucon à 9 lieues d'ici. C'est là que nous instruirons ceux qui viennent d'arriver. Si on y va avant le 1er de l'an je ne sais pas si j'aurais une permission. Enfin j'espère toujours en avoir une.

Quand la presse sera un peu passée je t'écrirai encore pour te raconter un peu tout cela. Yves

Adresse

François est instituteur et Marie, élève

Dans le même temps, en septembre 1914, François qui devait entamer sa troisième année à l'École normale de Quimper, est nommé instituteur, à 17 ans et demi, à l'école primaire de Quéménéven pour pallier l'absence des instituteurs mobilisés. Il s'y retrouve avec Marie-Louise Le Clearch qui deviendra son épouse après la guerre.

La petite dernière, Marie, elle, est pensionnaire à Carhaix, à l'école primaire supérieure, où elle entame sa première année.

Début 1915, la guerre s'éternise mais Yves est toujours à l'abri

À Noël 1914, seuls les deux plus jeunes, François et Marie, peuvent rentrer à Kergadoret. Les deux aînées sont coincées à Amiens et Yves est mobilisé à Vannes. Les oncles Rolland, frères de leur mère, sont sur le front du côté de Reims. Les soeurs se réjouissent qu'Yves soit toujours à Vannes mais craignent le retour des Allemands dans le secteur d'Amiens. Elles s'étonnent aussi de la

mobilisation de leurs oncles plus âgés. En décembre 1914, pour combler les pertes, les hommes de 42 à 46 ans ont, en effet, été appelés sous les drapeaux.

Les voeux que la fratrie s'échange pour l'année 1915 sont emprunts d'élans patriotiques. « *Je te souhaite d'être un bon petit soldat, car dans le courant de l'année la France va demander ton aide* » écrit Marie-Anne à Yves.

Les courriers et les nouvelles s'échangent entre frères et soeurs, mais aussi les denrées (beurre, laine) et l'argent que les deux soeurs aînées font parvenir à leur mère.

Le 30 janvier 1915, Marie-Anne écrit à François : «*Nous sommes maintenant tranquilles que notre argent est arrivé à bon port. Tu diras à Mam qu'elle aille toucher les rentes, qu'elle te donne 5 et 5 autres à Marie et le reste sera pour elle (...). Tu diras à Mam de ne pas se faire de chagrin sur notre sort car j'espère que maintenant nous sommes hors de danger, on entend encore le canon mais moins fort. Je crois que ces jours-ci les combats ont été très chauds; à Amiens, on ne voit pas beaucoup de blessés, il y a plutôt des malades; Il y a des troupes qui passent tous les jours, des anglais, des indiens, des spaïs, c'est assez curieux. Nous avons ainsi vu des noirs qui sont la terreur des boches. Nous avons envoyé des cigarettes à Yves. J'espère qu'il est toujours à Vannes.*»

Au début de l'année 1915, Yves est effectivement toujours à Vannes. Il envoie à ses soeurs la photo ci-contre où il pose fièrement. Il va avoir 21 ans au mois de février, est de taille moyenne (1,68m), a les cheveux et les yeux châtains.

Le 5 mars 1915, alors que l'on sent bien que la guerre durera plus que ce qui était escompté et que l'heure de rejoindre la zone des armées a sonné, une carte postale adressée à son frère François, témoigne de l'empressement d'Yves à rejoindre le front. « *Cela ne me fait rien de partir. Au contraire, j'en suis tout fier. Nous aurons le bonheur de rejoindre les armes et de les aider à culbuter les Boches (...) et que personne ne songe à mon chagrin qui n'existe pas* » écrit-il.

CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

Vannes, le 5

Bien cher frère,

Nous partons mardi ou mercredi presque sûr mardi. Il faut que nous soyons équipés et prêts le lundi à midi. J'attends une lettre de toi un de ces jours et les gants ce partage sur au complet. Aujourd'hui on nous a évalué nos effets j'en ai au moins pour 25 à toucher; mais j'ai trop d'effets car je ne pourrai pas les porter sur le dos. Je prendrai évidemment les meilleurs et je t'adresserai le reste dans la valise.

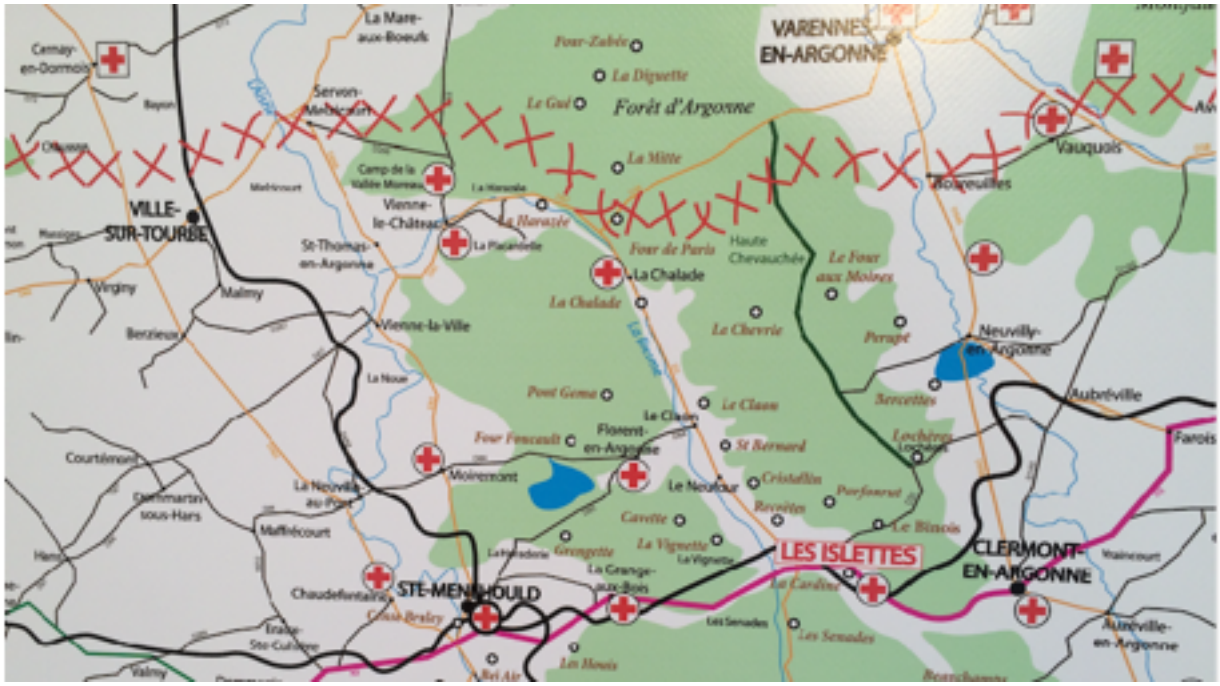
Nous partirons une cinquantaine par compagnie c'est à dire presque tous les jeunes. Il ne restera plus que les croûtes qui se trouvent heureux de rester là, mais je préfère partir et ne pas avoir leur dose. Cela ne me fait rien de partir, au contraire j'en suis tout fier, nous aurons le bonheur de rejoindre les armes et de les aider à culbuter les Boches. Toi de ton, tu pourras juger notre travail

ADRESSE

4. Mars - Décembre 1915

Yves est en Argonne

En mars 1915, Yves part donc pour le front. Il est affecté au 4e régiment d'infanterie qui occupe le plateau de Bolante, dans la forêt d'Argonne (Meuse), à l'ouest de la Haute-Chevauchée et y arrive le 14 mars.



Tout au long de la ligne de front, deux camps et deux stratégie se font face. Si chaque armée s'enterre pour tenir le terrain sans offrir une cible trop facile, les allemands améliorent leurs tranchées et organisent le siège dans la durée. Côté français, on considère que les hommes ne doivent pas s'installer trop confortablement puisqu'ils ont pour mission de conquérir du terrain sur l'ennemi. En Argonne, le terrain est difficile, en grande partie dans les bois, vite gorgé d'eau. La forêt couvre un plateau entaillé par des vallées aux versants escarpés, appelées ravins.

En tant que caporal, Yves se retrouve à la tête d'une escouade de 14-15 soldats, premier niveau de regroupement de la troupe, « à la manière d'une petite famille » , pour la vie courante de l'unité (couchage, distributions, cuisine et nourriture).

Leur vie au front est rythmée

par l'alternance des relèves. Par compagnie, les soldats passent une semaine en 1ère ligne (la plus risquée donc), une semaine en 2e ligne (avec le risque d'être appelé en soutien à la 1ère ligne en cas d'attaque) et une semaine au repos dans des camps de fortune établis dans les ravins, comme sur la carte ci-dessus.

D'après le Journal de Marche et d'Opérations de la 17e brigade, à l'arrivée d'Yves, le secteur est relativement calme, à part quelques bombardements des deux artilleries et quelques explosions de mines. Le 4 avril, une attaque française est programmée. Pour Yves, ce sera le baptême du feu. Comme toujours, l'attaque est précédée d'un bombardement qui a vocation à détruire la première ligne allemande. Mais le tir d'artillerie est mal réglé ce jour-là, comme souvent hélas. L'assaut ne se déroule pas comme prévu et seuls quelques soldats parviennent jusqu'aux lignes allemandes.

D'autres assauts suivent le jour suivant et 30 à 60 mètres de terrain sont finalement gagnés. Ce qui somme toute est vraiment peu. Ces assauts sur la tranchée allemande vaudront à Yves sa première citation à l'ordre de la 17e brigade et la croix de guerre, le 12 avril 1915 : « ***A été d'un bel exemple pour son escouade lors de l'attaque d'une tranchée allemande »*** peut-on lire sur sa fiche matricule.

Après plusieurs semaines au front, fin juin 1915, Yves bénéficie d'une période de repos à 15 kilomètres en arrière du front, à Clermont-en-Argonne, hors de portée des canons ennemis.

Il envoie à sa jeune soeur une carte postale au ton léger, comme s'il passait quelques jours agréables de vacances.

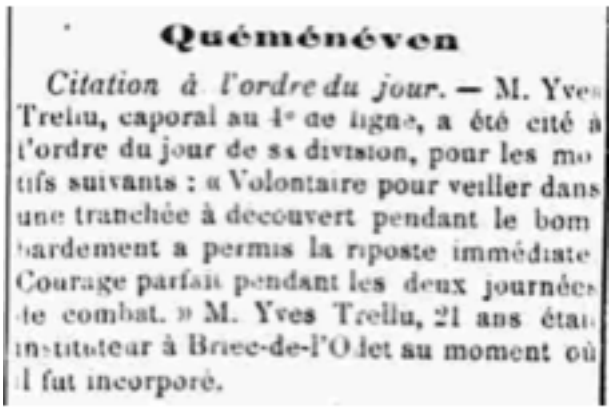
« *Le repos continue agréablement. Dans mes moments de liberté, je vais cueillir des cerises bien mûres déjà. Les arbres en sont remplis et nous en avons à volonté.*

Une rivière passe à côté de sorte que nous y allons nous baigner tous les jours. L'eau est claire et profonde; c'est merveilleux, nous sommes bien contents de pouvoir secouer notre poussière au sortir des tranchées. Ici à Clermont, que tu trouveras sur la carte, tout est en ruines. Les boches ont tout brûlé et démoli en passant par là au début. Il ne reste plus que des pans de murs et quelques maisons. »

Yves ne pouvait certainement pas écrire à sa petite soeur de 14 ans les épreuves qu'il traversait. Il joue son rôle de grand frère. Mais, même dans les courriers qu'il adresse à son frère ou à ses collègues, comme cette lettre publiée le 13 août 1915 dans le journal Le Citoyen et écrite au directeur de l'école primaire de Briec, la réalité se devine entre les lignes (voir page suivante).

Dans le même numéro du journal Le Citoyen du 13 août 1915, il est fait mention de la 2e citation obtenue par Yves dans les tranchées d'Argonne qui lui vaudra une palme avec sa croix de guerre.

« ***Volontaire pour veiller dans une tranchée à découvert pendant un violent bombardement, a permis la riposte immédiate. Courage parfait pendant les deux jours de combat***.»



Quéménéven

Citation à l'ordre du jour. — M. Yves Trellu, caporal au 4e de ligne, a été cité à l'ordre du jour de sa division, pour les motifs suivants : « Volontaire pour veiller dans une tranchée à découvert pendant le bombardement a permis la riposte immédiate. Courage parfait pendant les deux journées de combat. » M. Yves Trellu, 21 ans était instituteur à Briec-de-l'Odet au moment où il fut incorporé.

On imagine aisément la fierté qu'ont dû ressentir ses parents, et ses frère et soeurs. On imagine moins la situation qu'il a traversée pour obtenir cette citation, relatée avec distance dans la lettre de Yves publiée dans le journal Le Citoyen.

Briec-de-l'Odet

La vie dans la tranchée de 1re ligne

Lettre d'un jeune instituteur.

Mon cher Monsieur T.

Puisque vous me rappelez si bien la vie de B., il faut que je vous conte mes petites misères.

Quelle drôle d'existence tout de même ! Vivre des mois dans un terrier au milieu d'un dédale de boyaux, avec les mulots comme frères, vivre séparés du monde, invisibles ; armés jusqu'aux dents ; n'ayant comme désir que de sauter sur les voisins d'en face pour les assommer ; les vêtements pleins de poussière et le cœur plein de haine sainte : voilà qui est fait pour étonner ceux que rien n'étonne. Et pourtant nous trouvons cela si naturel que nous n'y pensons même pas. Ce qui serait drôle, ce serait de se coucher dans un lit, aux draps blancs, ayant enlevé ses souliers. Après la guerre, il y en aura qui creuseront des trous en terre, y dormiront, y mangeront. Tout à coup, à l'étonnement général, il rentrera dans la maison en criant : « Tout le monde aux crêneaux, voilà les Boches » ! ou bien encore : « Maman, tu viendras me relever à dix heures, ce sera ton tour de prendre la garde. »

Attention ! voilà un crapouillot, puis deux. Ce n'est pas le moment d'écrire si je ne veux pas en recevoir un sur la figure.

La rafale est passée. Je continue. Il faut que je vous conte une partie de crapouillot. La première bombe vient d'éclater aussitôt chacun prend son poste de combat. Les uns rentrent dans les cabanes, d'autres demeurent dont la tranchée. Moi je choisis le pare-balle que je dessine pour plus de clarté

La partie commence. Poum ! voilà le départ du crapouillot. Venant de la direction. L'observateur donne un coup de sifflet. Chacun regarde le nez en l'air. Le voilà là-haut se balançant mollement. (Lancez une andouille en l'air et ce sera un vrai crapouillot vu de loin). C'est ici que la partie devient intéressante. Du point C, je le vois venir. Se dirige-t-il du côté A ? Hop là me voilà en B. Prend-il la direction de B ? me voilà en A. Il tombe et j'attends qu'il éclate. Je reviens au point C. Il peut ainsi en tomber cent sans me faire du mal. Parfois même nous nous amusons avec cet instrument de mort. Nous nous croyons à une partie de foot-bal. « A toi, Pierre, crie l'un, — Passe à l'aile. — Tête » Mais malgré nos calottes en fer, il n'est pas prudent de faire tête. Le ballon est dur et ce qu'il y a de plus grave c'est que l'enveloppe craque tout à coup.

Si le crapouillot est peu dangereux pour un soldat prévenu qui veille, il fait cependant des victimes tous les jours. Tantôt c'est une cabane qui s'effondre sur les dormeurs ; tantôt le crapouillot tombe au milieu d'un groupe discutant, auprès d'une sentinelle qui n'a pas entendu le sifflet. Les effets sont terribles : une jambe est hachée et coupée, un bras ou la tête enlevée, la tranchée démolie, ce qui nous donne du travail pour la réparer.

C'est la guerre ! cela explique tout. La tranquillité finirait par nous ennuyer. Lutte d'usure, direz-vous. Oui nous finirons par en avoir raison.

Cordiales poignées de main de votre dévoué.

Y. T.

Après la période de repos qu'Yves a connu fin juin 1915, le 4e régiment d'infanterie remonte sur le front à la Haute-Chevauchée et est positionné un peu plus à l'est que précédemment. Louis appartient à la 11e compagnie et donc au bataillon disposé le plus à droite, sur la cote 263, de triste mémoire.

À partir du 9 juillet 1915, les Allemands tirent beaucoup de fusées éclairantes, font exploser deux mines et font des tirs de réglage qui laissent présager une attaque de grande envergure. Le 11

juillet, le bombardement est très violent. Dans le Journal de marche de la brigade, il est noté qu'en une seule journée, les Français tirent 335 bombes et les Allemands plus de 250 dont des gros calibres et tout ça sur un front de quelques centaines de mètres. Le lendemain, le bombardement continue.

C'est au cours de ces bombardements, et dans les combats qui ont suivi qu'Yves gagne cette nouvelle citation pour avoir été volontaire pour veiller à découvert pendant les bombardements qui ont précédé l'attaque et avoir ainsi permis une riposte immédiate.

De fait, on apprend par le journal de la brigade que, le 13 juillet, quand les Allemands attaquent au lever du jour après avoir, dans la nuit, copieusement arrosé les tranchées françaises, le bataillon dans lequel se trouve Yves tient bon et repousse même l'attaque. Malheureusement le bataillon qui tient le centre du front cède et le bataillon d'Yves se trouve pratiquement cerné mais continue à résister. Les soldats allemands tentent alors de progresser en sape pour essayer de faire sauter le réduit à partir duquel les Français ripostent à coups de grenades. Ils résistent jusqu'au 20 juillet et le 4e régiment est relevé après avoir subi des pertes énormes, au moins 220 blessés, plus de 120 tués, et surtout plus de 1200 disparus, pulvérisés par les bombes ou peut-être prisonniers pour ceux qui ont eu de la chance.

Yves est promu sergent le 27 septembre 1915 et se retrouve alors à la tête d'une trentaine de soldats. Avec ce grade, il a la possibilité de passer l'examen d'entrée à l'école d'officiers de St Cyr qu'il réussit.

Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, il apprend qu'avant d'intégrer l'école, il pourra bénéficier d'une permission pour rentrer quelques jours à Kergadoret.

Ainsi, fin octobre 1915, **Yves est de retour à Kergadoret** après plus d'un an d'absence. Sa jeune soeur, Marie, malade, a la chance de passer quelques jours avec lui. Yves verra aussi son frère, instituteur à Quéménéven ou à Cast. Il écrit à son cousin que son père va au plus pressé et que sa mère est occupée journellement au manoir et qu'il n'a eu qu'un seul regret en repartant pour le front, c'est de n'avoir pas vu ses grandes soeurs.

Début décembre, **Yves intègre l'école des élèves-officiers de St-Cyr**. Il passe l'hiver dans la région parisienne, loin de la boue des tranchées et des combats, échappant au terrible hiver dans les tranchées d'Argonne où son régiment est décimé par la dysentérie.

Amiens, sous les bombes

Pendant que leur frère se bat sur le front, les deux soeurs aînées continuent de s'occuper des petites Poulpiquet à Amiens, au rythme des troupes qui traversent ou stationnent en ville.

Sur une carte de mi-février 1915, Marie-Anne décrit des soldats français qui traversent Amiens, de retour du front avec leurs canons de 75 et déplore d'être trop haut pour espérer reconnaître quelqu'un « *Nous n'avons connu personne, nous étions au 3ème étage »* écrit-elle à la jeune Marie avant d'ajouter « *Les pauvres garçons malgré leur misère avaient le sourire aux lèvres, tout le monde leur donnait à manger et à boire et ils en étaient bien contents* ».

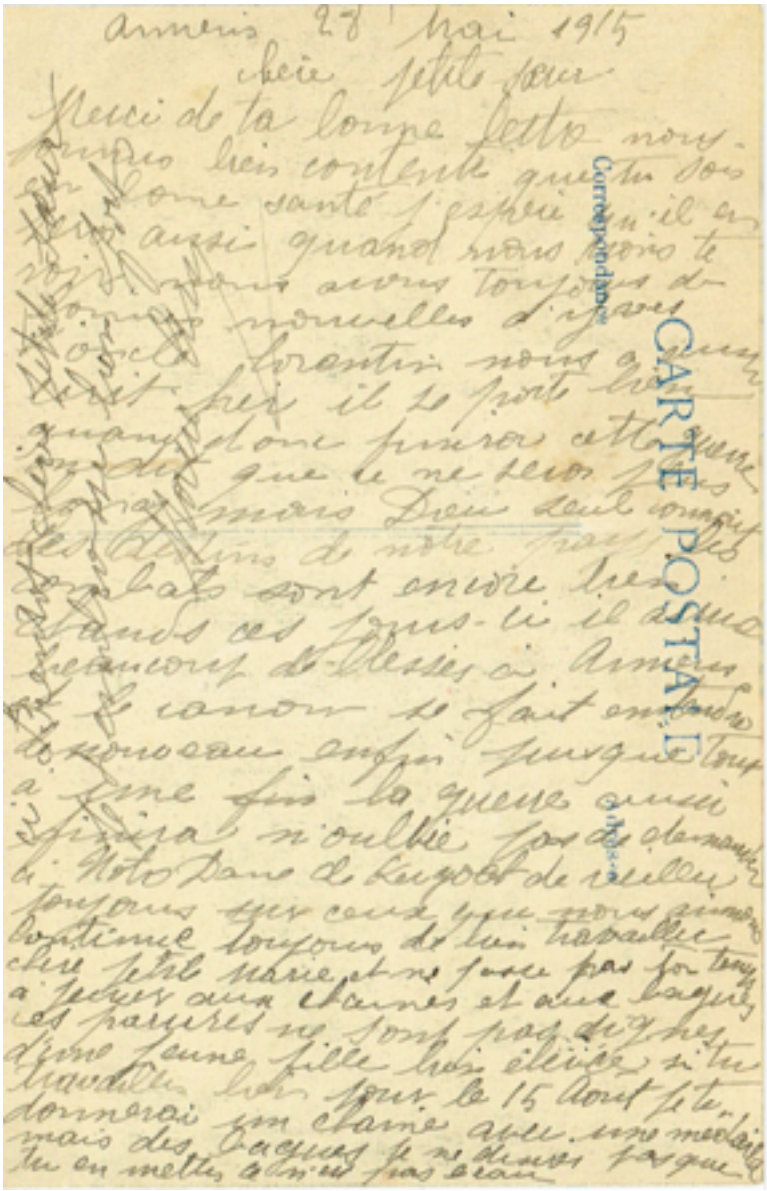
Début avril 1915, les fillettes ont la rougeole. Le 9 avril Marie-Jeanne écrit à Marie « *mes filles ont eu la rougeole toutes les 4; Zabeau est à peu près guérie quant aux trois autres, elles ne se lèvent pas encore mais elles vont beaucoup mieux. Nénette a été très souffrante (...) nous l'avons veillée chacune notre tour. Cette nuit, elle paraît un peu calmée* ».

Quelques jours plus tard, deux avions allemands bombardent Amiens, tuant 7 personnes. Le 19 avril 1915, Marie-Anne écrit à sa jeune soeur : « *Nous avons de bonnes nouvelles d'Yves, il est au repos pour 15 jours (...) Enfin pendant ce temps nous serons tranquilles. Tu auras sans doute appris par les journaux l'apparition des bombes sur Amiens. En effet, hier matin, vers 6h1/2, une détonation formidable se fit entendre. Moi je dormais encore et je t'assure que j'ai eu un triste réveil. Ils ont jeté plusieurs bombes dans différents endroits de la ville tuant 7 personnes et blessant une dizaine. C'est effrayant. il y a de grands trous dans le sol, des vitres de cassées. Ils voulaient sans doute atteindre la cathédrale mais l'ont raté cette fois. Il faut espérer qu'ils ne reviendront plus* ».

Les échanges de nouvelles sont quotidiens entre tous les membres de la famille élargie, soeurs aînées, frère aîné et oncles sur le front, tante à Kergoat, benjamine à Carhaix. L'information circule, néanmoins édulcorée, rassurante, entretenant les relations entre les uns et les autres et les rôles de chacun.

La carte écrite le 28 mai 1915 par Marie-Anne, la soeur aînée, à sa jeune soeur Marie est en ce sens très caractéristique.

Marie-Anne écrit pour elle et sa soeur Marie Jeanne. Elle répond à une carte de Marie, donne des nouvelles d'Yves et de l'oncle de Ty-Moal, donne quelques nouvelles de la situation à Amiens, et assume son rôle de grande soeur en veillant à la conduite de sa jeune soeur.



« *nous sommes bien contentes que tu sois en bonne santé. J'espère qu'il en sera ainsi quand nous irons te voir. Nous avons toujours de bonnes nouvelles d'Yves. L'oncle Corentin nous a encore écrit hier. Il se porte bien. Quand donc finira cette guerre. On dit que ce ne sera plus long mais Dieu seul connaît les destins de notre pays. Les combats sont encore très chauds ces jours-ci. Il arrive beaucoup de blessés à Amiens et le canon se fait entendre de nouveau, enfin puisque tout a une fin, la guerre aussi finira. N'oublie pas de demander à Notre Dame de Kergoat de veiller toujours sur ceux que nous aimons. Continue toujours de bien travailler chère petite Marie et ne passe pas ton temps à penser aux chaînes et aux bagues. Ces parures ne sont pas dignes d'une jeune fille bien élevée. Si tu travailles bien pour le 15 août je te donnerai une chaîne avec une médaille, mais des bagues je ne désire pas que tu en mettes, ce n'est pas beau* ».

À Kergadoret

En septembre 1915, Marie a repris le chemin de Carhaix, où elle redouble sa première année à l'école primaire supérieure de jeunes filles, à cause de sa santé fragile. François est de retour à Quéménéven (ou à l'école de Cast) où il continue son travail d'instituteur.

Mi septembre, les deux aînées sont à Kergadoret et à Tréfry mais n'ont l'opportunité de rencontrer ni leur jeune soeur ni Yves qui entre en permission fin octobre. En effet, le 8 octobre, elles repartent déjà et Marie-Jeanne écrit à Marie : « *j'aurai voulu t'écrire avant de quitter la maison mais j'ai juste eu le temps d'arranger mes affaires car la nouvelle de partir est arrivée le jour que tu es partie. Je suis partie mercredi à 4h1/2. J'ai rejoint M. Anne à Quéménéven, les enfants ne sont pas du tout venus à Tréfry (...) Nous sommes arrivées hier matin à Paris et nous partons demain pour Amiens. Notre adresse est toujours la même, 2 rue des Crignons, Amiens, Somme* ».

Un mois plus tard, Yves bénéficie donc de quelques jours de permission, une semaine sans doute, comme c'était la règle. Marie-Jeanne déplore de ne pourvoir le voie : « *nous avions le coeur bien gros de ne pouvoir nous envoler à travers l'immense espace qui nous sépare pour aller l'embrasser et le serrer dans nos bras depuis le temps que nous ne l'avons pas vu. J'espère que Dieu nous le protégera et que nous aurons encore le bonheur de le revoir.* »

CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

Amiens le 4 novembre 1915

Ma chère petite Marie

Il y a déjà quelques temps que je n'ai pas écrit nous avons reçu ta bonne petite lettre mardi nous avons été bien contente de te savoir à la maison tu as eu le bonheur de passer quelques jours à la compagnie de ton grand

ADRESSE

M

fois ce n'est pas de même pour nous chère petite sœur malgré que nous étions très heureuse de savoir Yves à la maison nous avons le cœur bien gros de ne pas pouvoir nous envoler à travers l'immense espace qui nous sépare pour aller l'embrasser et le serrer dans nos bras depuis le temps que nous ne l'avons pas vu J'espère que Dieu nous le protégera que nous aurons encore le bonheur de le revoir

On apprend aussi par cette carte de Marie-Jeanne, que Marie est à nouveau malade. C'est au moins de troisième épisode important de faiblesse. Grâce à ce nouvel accès, Marie a, elle, la chance de passer quelques jours avec son frère adoré.

5. janvier - mai 1916

François est à son tour mobilisé

La guerre dure, et dure encore, et on a encore et encore besoin de troupes fraîches pour pallier les morts et les blessés.

À son tour, François qui n'a pas encore 19 ans est mobilisé, avec les jeunes de la classe 17. En janvier 1916, il rejoint le 115e régiment d'infanterie, en garnison à Mamers dans la Sarthe. Pendant que son frère aîné apprend le métier d'officier à St Cyr, lui apprend le métier de soldat avec le même engagement patriotique que son frère aîné.

Le 4 mars 1916, François envoie à sa jeune soeur une carte postale représentant le drapeau du 115 e RI, au verso de laquelle il écrit : « *Hier j'ai touché un fusil Lebel que je vais garder pendant tout mon séjour. On en a distribué trois dans notre section (une section = 60 hommes) et on les a donné aux meilleurs soldats, aussi je suis bien content d'en avoir un. Je t'ai pris ici la photographie de notre drapeau ; comme tu le vois, il est beau ; en lettres d'or sont écrites les batailles où le 115 s'est distingué; nous tâcherons d'ajouter un ou deux noms à cette liste glorieuse.* »

Avec 7 autres de ses camarades, il rejoint la garnison de La Flèche pour 5 à 6 semaines pour préparer, confiant, l'examen des élèves-aspirants dont les résultats ne seront connus qu'en mai.

Début mai 1916, reçu à son examen, c'est à Saint-Maixent-L'École que François intègre le centre d'instruction des élèves-aspirants, futurs officiers.

Yves est à Saint-Cyr.

Début 1916, Yves poursuit sa formation d'élève-aspirant à Saint-Cyr, en banlieue parisienne. C'est une aubaine pour ses soeurs qui, fin mars, sont à Paris et ont ainsi l'opportunité de passer, l'une puis l'autre, un dimanche avec leur frère, comme l'écrit Marie-Jeanne, le 22 mars.

CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE

ADRESSE

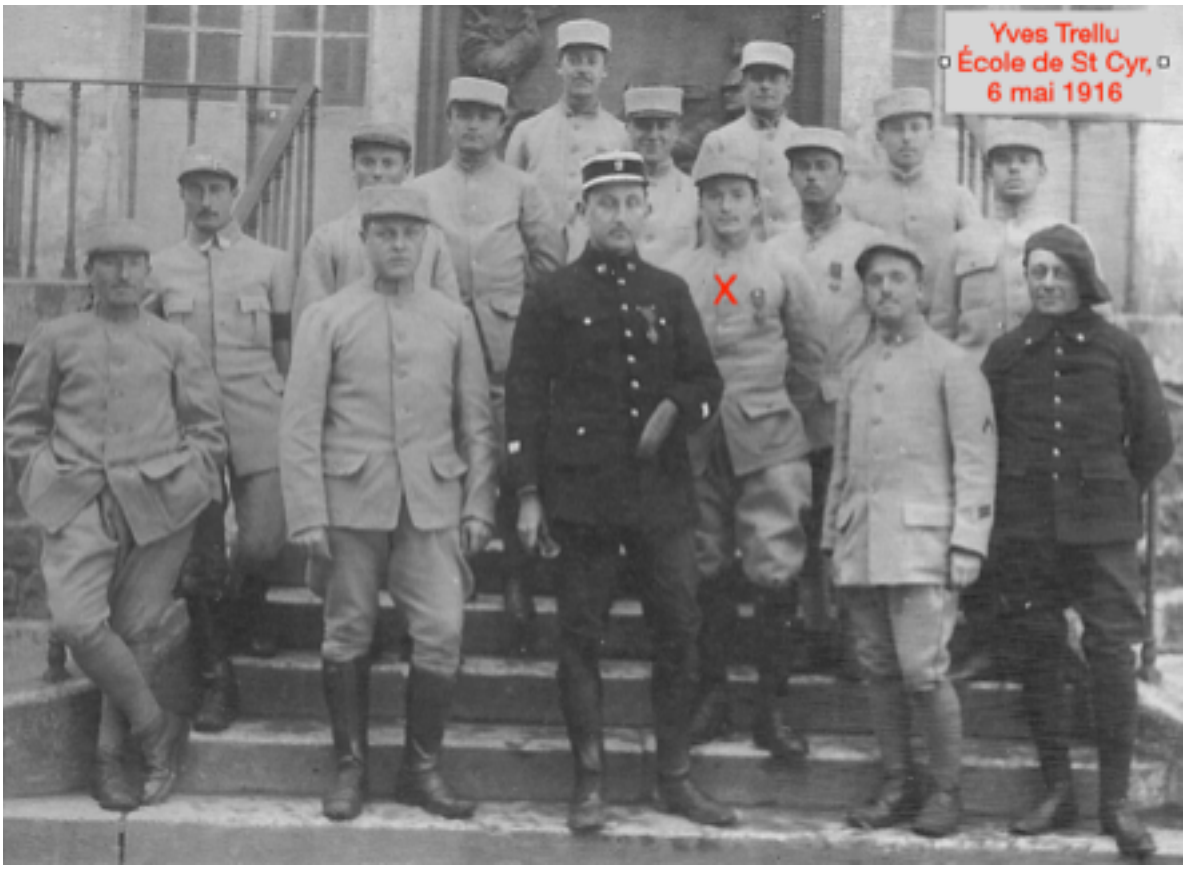
Paris le mardi soir 28 mars

Mon cher petit frère

Je suis à Paris depuis samedi et je tiens à t'envoyer un petit mot avant de retourner demain dans l'après midi j'ai eu la grande joie de passer la journée de dimanche avec Yves j'ai été très heureuse de le revoir et de le retrouver en très bonne santé. Marie a reçu vendredi aussi les vers dimanche prochain

ou dans 8 jours car il midi a dit qu'il resterait encore au moins un mois à St Cyr et aura une permission de quelques jours avant de retourner au front. Tu pourras peut être te trouver aussi en même temps que lui car j'espère que dans quelque temps tu auras aussi une petite permission. Je pense que tu vas toujours bien et que pour me dire tu n'as rien ton petit coeur. Dis moi savoir que Marie a été

Début mai 1916, Yves est nommé aspirant, après les 6 mois de formation théorique.



Sur la photo précédente, on le voit arborer fièrement sa croix de guerre. Il semblait alors promis à une belle carrière militaire.

À la fin de sa formation, Yves bénéficie, semble-t-il, d'une courte permission. Il est très probablement venu quelques jours à Kergadoret, mais on n'en a guère de trace.

Pendant ce temps à Kergadoret

Par les échanges de cartes postales, on apprend quelques informations sur la vie quotidienne de la famille en Bretagne et on constate aussi que les denrées circulent entre les uns et les autres. Les soeurs aînées envoient de la laine et du fil à leur jeune soeur, du chocolat à leur jeune frère et du tabac à Yves. La mère envoie du beurre à la jeune Marie à Carhaix

Le 13 janvier, la mère, Marie-Anne Rolland, fait écrire à sa plus jeune fille témoignant de son rôle de sage-femme de la famille et donnant des nouvelles des permissionnaires. « *j'avais été hier au Voérec où j'avais encore trouvé une petite fille maintenant il y a 4 filles (...) Ton oncle de TyMoal est arrivé aussi pour 6 jours. Il est arrivé mardi.* ».

On apprend le décès du cousin Yves Trellu, qui était directeur d'école à Roscanvel, par une carte envoyée par Marie-Anne à sa jeune soeur Marie.

« *Nous avons appris hier que notre cousin, Yves Trellu l'instituteur, est décédé. Papa et Maman ont été à l'enterrement. C'est tante Tymoal qui nous l'a écrit. François a encore été vacciné, il y a une quinzaine de jours, nous lui avons envoyé du chocolat pour le consoler (...) As-tu commencé les chaussettes et ma broderie ?* »

Le cousin Yves Trellu, mobilisé dès le 1er jour de la guerre, était malade depuis plusieurs mois, très affaibli, hospitalisé dans le Béarn. Il laisse derrière lui, à Camaret, sa jeune épouse et son fils de un an, prénommé Pierre.

Début mars 1916, Marie, toujours à Carhaix, est à nouveau malade depuis déjà plusieurs jours, elle souffre d'embarras gastriques tels que ça l'empêche de dormir. Sa mère tente d'abord de la dissuader de rentrer à la maison et lui enjoint de faire un effort, mais finalement on apprend par une carte de François datée du 11 juin 1916 qu'elle n'a pas pu finir l'année scolaire. « *Alors te voilà de nouveau à la maison ; j'espère que cette fois tu vas te guérir et te bien guérir* ».

Marie, plus tard, accusera les lentilles trop souvent servies à la cantine. François dira qu'elle ne supportait pas l'éloignement de la maison. Ce qui, ma foi, peut tout à fait se comprendre étant donné la période.

6. fin mai - décembre 1916

Yves, de retour au front en Argonne

Le 21 mai 1916, Yves repart au front. Il a maintenant le grade d'aspirant, statut intermédiaire entre les sous-officiers et les officiers. Il conservera ce grade statutairement pendant 6 mois avant d'être officiellement nommé sous-lieutenant en novembre. Néanmoins, il en assume déjà toutes les fonctions. Ses hommes l'appellent d'ailleurs « Mon lieutenant ».

Ce qui change pour lui : Du haut de ses 22 ans, il se retrouve à la tête d'une section de 65 hommes environ, qu'il doit mener à la bataille. Avant sa formation à St Cyr, il était caporal puis sergent, et à ce titre sortait de la tranchée en dernier, poussant les hommes à l'assaut. En tant que sous-lieutenant, il sort le premier. Beaucoup d'instituteurs ont, comme lui, obtenu le grade de sous-lieutenant, ce qui explique la surmortalité dans leurs rangs. Ils étaient les premiers à être fauchés.

Yves rejoint la 11e compagnie du 4e régiment d'infanterie en Argonne. Il a, lui-même, intitulé la photo ci-dessous, « les phénomènes de la 11e compagnie ».

Le 4e RI occupe toujours le secteur de la Haute-Chevauchée, sur la cote 285, où la guerre des mines fait rage. A la suite des combats de fin 1915, l'ennemi conserve le point culminant du plateau de la Fille Morte, où il organise un observatoire, d'où il peut inspecter toutes les lignes de la cote 285. Dès lors, ses bombardements se multiplient. Obus, torpilles, minen, labourent le terrain. En même

temps, la guerre des mines prend une extension considérable. I1 n'est guère de matinées sans qu'une ou plusieurs secousses ébranlent la terre. Le 30 juin, deux mines sautent dans l'ouvrage 5. La masse de terrain, en retombant, comble la tranchée de soutien où se tenaient prêtes à s'élancer deux sections de la 10e compagnie. Les deux vastes cratères qui viennent de s'ouvrir restent aux mains des Français (Extrait de l'Historique du 4e RI). La cartes postale ci-dessous donne à voir la cote 285 après la guerre.

Aujourd'hui, les tranchées sont encore visibles, semi-effondrées, au milieu de l'enchevêtrement des cratères de mine et des trous d'obus, certains petits, d'autres plus profonds, que les conifères et les bouleaux colonisent malgré les efforts de ceux qui entretiennent les lieux. Des fragments métalliques émergent du tapis de mousse et de feuilles mortes, peints en rose fluo pour éviter les accidents. Cent ans après, la guerre est toujours là, concrète, palpable, brute, directe. Après quelques dizaines de mètres sur un sentier, on débouche sur l'énorme cratère de la cote 285, large de près de

50 mètres et profond d'au moins 10 mètres, béant dans la succession sinueuse d'entonnoirs plus ou moins profonds qui marquent l'ancienne ligne de front et qui témoignent de la violence des combats.

L'atmosphère qui se dégage de ce paysage à présent endormi est d'autant plus poignante qu'Yves était là, exactement là, en 1916.

Le 16 juillet 1916, Yves et sa compagnie montent en 1ère ligne sur la cote 285. Dès la relève, le 22 juillet, il décrit, dans une lettre écrite à son frère, une réalité dont on devine la violence.

« Au repos, le 22 juillet 1916.

Mon cher François,

Nous sommes sortis de l'enfer cette nuit pour venir au repos. Je t'assure que nous attendions la relève avec impatience. Nous avons en effet passé six jours en ligne où nous n'avons pas été à la noce. Le 1er jour, à peine arrivés, une mine remua et démolit toutes nos tranchées. La pluie s'est mise de la partie ce jour et le lendemain. Tu penses bien si nous étions beaux dans la boue, trempés, dégoûtants. Jusque là les Boches nous laissaient à peu près tranquilles. Mais le 3e jour, nous avons vu les gros minets et les gros obus s'amener et jusqu'au dernier jour, nous avions une séance de 2 à 3 heures. Quels morceaux ils nous ont envoyés ! « Grand Dieu, préservez-moi, ma Cie, ceux que j'aime » Hugo Victor viens là, c'est le moment de déclamer tes vers. Ma place était dans le poste d'écoute, le plus près des Boches, car il leu est difficile de le toucher sans risquer de démolir leurs propres postes. De là-haut, je dominais tout le champ, le spectacle quoique triste était beau. J'entendais le départ des minens, je les voyais en l'air et au moment où ils tombaient, je m'enfonçais dans mon poste. Je t'assure qu'ils s'écrasent bien. Toute la cote en est remuée, les cailloux, les planches (je ne dis pas les arbres car il n'y en a plus de traces) volaient en l'air. De notre côté, les bombes à ailettes de 100 Kg partaient par 3, 4 et allaient secouer les côtes à Frizt. Les nôtres valent bien les leurs et nous en avons plus qu'eux. Le dernier jour, je n'étais pas plus rassuré que cela car les « gniouf, gniouf » visant les petits-postes tombaient à quelques mètres seulement, j'en suis encore presque sourd. Eh bien, c'est presque invraisemblable, mais pendant ces quatre jours de gros bombardement nous n'avons pas eu un seul blessé et cette nuit nous sommes tous redescendus joyeux et entiers. Les Boches ne peuvent pas en dire autant car nous en avons vu deux voltiger : une grosse bombe est tombée juste sur le poste. — J'en ai pour un moment avant d'y retourner

Nous sommes au repos dans une ferme à 15 km du front. Lavé, nettoyé, je me sens bien à l'aise. Comme il fait bon ici. Loin de moi les minens et les souris (une souris est une grenade lancée au fusil). Les secousses sismiques ne sont pas de mon quartier, et le matin je n'ai pas besoin de préparer un sac de grenades pour aller occuper l'entonnoir.

À nous le repos et les occupations bourgeoises. Tous les jours je fais un tour dans la Biesme, petite rivière qui vient en murmurant baigner les pieds de la ferme et… les miens aussi. Je mange bien (qu'est-ce-que je me mets dans la lampe !!) et je dors bien : « j'en écrase ». Il faut avoir soin de sa petite santé. J'en avais d'ailleurs grand besoin car en ligne, je n'ai pas dormi plus de 2 à 3 heures par jour. Malgré cela, je n'ai pas pu m'empêcher de jouer au football. Un sergent de la Cie vient de recevoir un ballon tout neuf, tous les jours nous ferons une partie. Il y en a quelques-uns qui savent bien jouer, surtout les jeunes de la classe 16. Pour la plupart, ce sont des gars costauds et dégourdis et qui vaudront bien les anciens quand ils auront bien fait connaissance avec la tranchée — s'ils ne les dépassent pas. J'avais un jeune instituteur dans ma section, il a été légèrement blessé par un crapouillot le 1er jour de ligne — les petits nous font plus de mal que les gros car ils viennent par surprise.

Dans cette ferme, il y a beaucoup de vaches et tous les matins je vais m'enfoncer un ou deux litres de lait : « Lené va ! ». Et les cochons, que boiront-ils ?

Le temps est devenu magnifique et remonte le moral. Vivement Kergadoret tout de même. Il y a deux mois que je suis revenu et dans 2 ou 3 mois je commencerai à penser à ma permission. Pourquoi pas ? C'est une grande consolation que cette perspective.

C'est bon, rompez ! Demi-tour par principe.

Je t'embrasse bien fort. Yves »

Yves pourrait tout à fait figurer sur la photo ci-dessous prise le 16 juillet 1916. Voilà en tout cas, l'environnement qui était le sien en 1ère ligne, sur la cote 285.

Deux semaines auparavant, il était en 2e ligne. Au printemps-été 1916, comme en 1915, l'alternance des relèves rythment la vie des compagnies, donnant à ceux qui sont en 1ère ligne, la force d'espérer. Par compagnie, les poilus passent 6 jours en 1ère ligne, 6 jours en 2e ligne (avec le risque de devoir monter immédiatement en 1e ligne si une attaque était déclenchée), 6 jours en arrière du front.

Dans une lettre adressée à ses soeurs aînées, Yves donne à voir cette organisation. Avec la compagnie à laquelle sa section appartient, il est en deuxième ligne du 10 au 16 juillet 1916.

« *Villa Armande », en 2e ligne, le 10 juillet 1916*

Mes bien chères soeurs,

Installé dans ma nouvelle « cagna », je vous écris immédiatement car le temps ne me manque pas, ni la tranquillité non plus. Les poilus viennent de manger la soupe du soir, ils font maintenant des bagues ou écrivent avant de se coucher, moi je viens de leur demander ce qui leur manque comme capotes, vestes, pantalons, etc, et la journée est terminée.

Nous ne sommes plus dans les cabanes en pierre de 2e ligne dont je vous ai parlées plusieurs fois. Nous avons légèrement (peut-être 200m) appuyé à droite. Avant de vous présenter ma nouvelle demeure, je voudrais vous parler de notre relève de cette nuit.

Nos six jours finissaient hier soir, nous savions donc que nous devions relever ceux qui étaient en 2e ligne. Relever, c'est remplacer.

Dans la journée tout le monde s'était préparé pour le départ, les sacs étaient faits, le capitaine avait ensuite passé une revue pour voir si tous avaient leurs outils, leurs cartouches, les tampons contre les gaz asphyxiants et un tas d'autres choses. Il faut être aussi forts qu'un mulet pour porter tout ce qu'ils ont, surtout quand il faut faire 15 ou 20 km.

Moi j'ai une cantine, c'est-à-dire une malle où je mets mes affaires; cette malle reste en arrière et vient me trouver toutes les fois que je suis au repos. Je ne suis donc pas forcé de porter le sac, mais comme en tranchée j'ai toujours besoin de quelques affaires, comme une chemise, un caleçon, quelques boîtes de pâté, je préfère les mettre dans un sac. D'ailleurs, en tranchée, le sac sert d'oreiller. Ce sac n'est pas bien lourd et ne me fait pas suer beaucoup.

Pour en revenir à mes moutons, hier soir à 10 heures, tout le monde était prêt. La nuit était noire et la pluie tombait à verse. La compagnie, rassemblée sur la route, se mit en marche. Courbés sous le poids du sac, la tête plus baissée encore par le mauvais temps, les poilus marchaient lentement, en silence. On n'entendait que le bruit des pieds frappant l'eau. Parfois un poilu maugréait : « sale temps pour le mois de juillet » disait-il ou bien : « C'est toujours pareil le jour de la relève ! ». Car vous savez bien que si le poilu a bien souvent le mot pour rire, et fait contre mauvaise fortune bon coeur, souvent aussi il grogne. C'est toujours le « vieux grognard » de Napoléon.

Après avoir marché longtemps sur la route, nous avons pris le boyau. C'est un boyau fait exprès pour le passage, il est très large; en somme, c'est une route creusée dans la terre. Pour qu'on ne marche pas dans l'eau, le fond est recouvert de petits morceaux de bois cloués sur deux traverses : en terme militaire, nous appelons cela des caillebotis, nom assez baroque.

Mais ce boyau ne nous conduisait pas directement à notre maison, il a fallu tourner à droite, à gauche, se casser le nez plusieurs fois sur des piquets ou le bord des tranchées car on n'y voyait pas plus clair que dans un four et il est défendu de se servir de lumière de peur de se faire voir des Boches qui pourrait nous marmiter.

Enfin, après bien des petits malheurs qui nous sont bien connus et auxquels on ne fait pas attention, nous sommes rentrés chez nous. Ma section est dans une grande sape souterraine où ils sont très bien. Tout le monde a un lit suspendu en grillage de fil de fer; ils en sont très contents. Quant à moi, j'ai une belle petite cabane appelée la « Villa Armande » où je suis avec le sergent

Pitrou. C'est une cabane « pépère », c'est-à-dire bien faite, bien aménagée, avec table, lits, dont les murs sont recouverts de planches à l'intérieur. AU devant de la porte, j'ai en plus une belle table où j'écris. C'est l'installation moderne.

Justement, je viens de recevoir votre gentil colis. J'en ai fait l'inventaire sur ma table et ma foi j'y ai trouvé bien des choses intéressantes. Il y a la glace qui est vraiment « pépère » (pour répéter le mot, tout ce qui est gros, bien fait est pépère). J'ai commencé par faire ma raie, et comme vous me voyez là, je suis gentil tout plein, certainement que les filles de Quéménéven m'embrasseraient volontiers. Ne croyez surtout pas que je ne sois pas sérieux, surtout ici !

J'ai ensuite trouvé des cigarettes, du pâté, du chocolat (surfin s'il vous plaît) et le gâteau que je dévore des yeux et que je vais manger tout à l'heure avec mon ami Pitrou quand il va rentrer. Il est parti se débarbouiller à la source et certainement qu'il aura bon appétit quand il va revenir. C'est un gentil garçon de 24 ans qui vient d'arriver à la compagnie il y a 10 jours mais que je connaissais avant. Nous nous entendons très bien.

Nous avons six jours à passer ici, six jours de repos en somme, si du moins Fritz ne se montre pas trop méchant.

Merci bien du colis et bons baisers

Yves »

En se promenant de nos jours, dans le secteur de la Haute-Chevauchée, le ravin du Génie rappelle fortement la description qu'Yves donne dans sa lettre de ce campement de 2e ligne. C'est aujourd'hui un musée de plein air, reconstruit à l'image de ce qui existait à l'époque et qui avait été détruit par les Américains en 1918 pour éviter qu'il puisse servir en cas de contre-attaque allemande.

Le 8 septembre, **le 4e régiment d'infanterie est relevé et quitte l'Argonne** où il est depuis près de deux ans. Après un court arrêt au camp Besnier et à Rarécourt, le régiment cantonne à Beuray, Robert-Espagne, à 60 kilomètres en arrière du front, où il goûte presque un mois de véritable repos. C'est probablement ici qu'a été prise la photo ci-dessous.

Yves a changé, vieilli, le visage émacié. Il a seulement 22 ans et demi. Aucun des soldats sur cette photo n'arbore le moindre sourire. Peut-être viennent-ils d'apprendre que leur prochaine destination est l'enfer de Verdun.

François finit sa formation d'aspirant

Pendant ce temps, François poursuit sa formation d'aspirant à l'école de Saint-Maixent (Deux-Sèvres) depuis le 10 mai 1916. Le 14 juillet, il écrit à sa jeune soeur son désir de prendre part à la bataille « *Je vois sur les journaux que le groupe 1 de la classe va partir en arrière du front; c'est malheureux que je ne sois plus à Mamers ; j'aurais pu entendre au moins le canon, puisque je serais parti avec le groupe A* ».

Il est nommé successivement caporal, le 15 août, puis sergent le 15 septembre et enfin aspirant le 15 octobre.

À la fin de sa formation, il bénéficie d'une permission qui lui permet de rentrer quelques jours à Kergadoret.

À Kergadoret, la vie continue. Marie ne retourne pas à Carhaix.

En Bretagne, à partir du mois de mai, les problèmes de santé de la jeune Marie sont très présents. Mi juin, elle rentre à Kergadoret. Le 13 juin, elle écrit à Yves sur le front

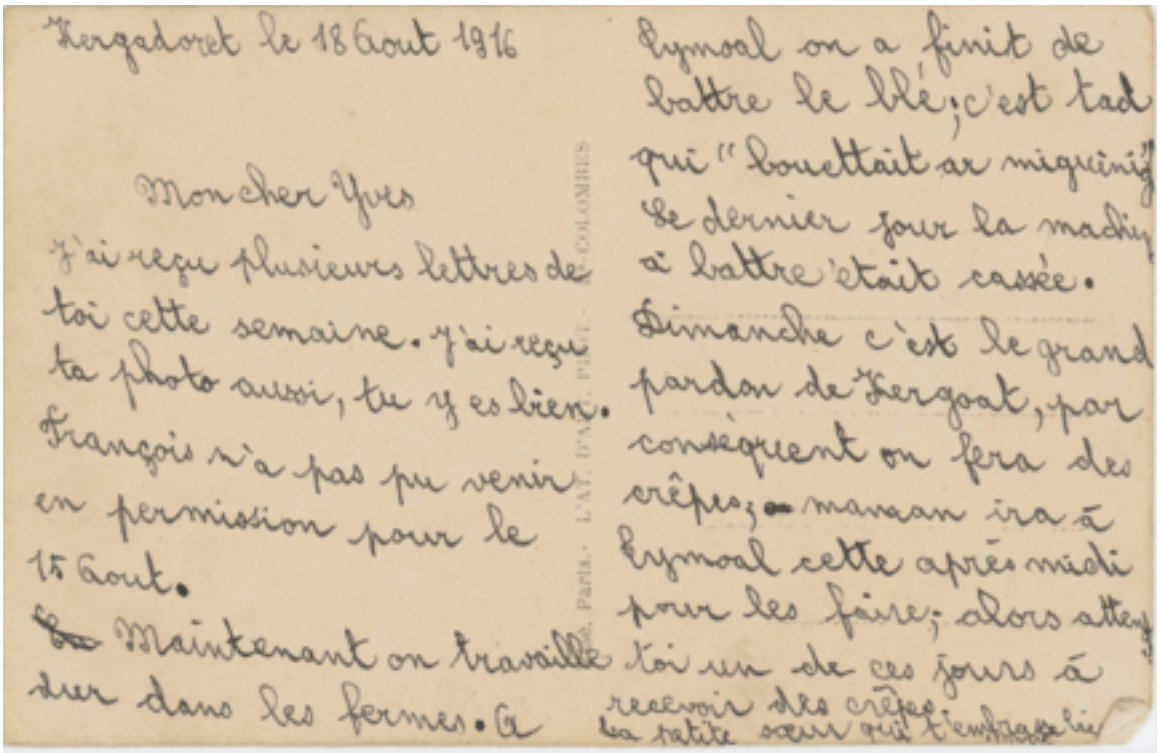
« *Maman t'a expédié du beurre dimanche. Quand elle aura le temps elle te fera des crêpes ou un gâteau comme tu voudras. La femme de Yves Pellin est morte à 23 ans, elle laisse un petit garçon de 3 ans. Petit François Tymoal est malade, il a la bronchite chronique; il a sa tête toute enflée et il*

ne fait que rejeter du sang alors je crois qu'il ne vivra plus bien longtemps. Yfic et Catherine sont malades aussi, je crois qu'ils ont la même maladie. Moi je vais de mieux en mieux. Je n'ai pas eu de faiblesse depuis que je suis à la maison »

Comment Yves, au coeur de l'enfer de la guerre des mines, pouvait-il intégrer ces nouvelles ?

Le 25 juillet, jour de l'anniversaire de Marie, sa mère, qui semble être à l'Aber Wrac'h lui fait écrire : « *Grand-mère est un peu malade et a bien hâte de vous voir. Marie Anne et Mie Jne arrivent le 31 juillet ou le 1er août. Si vous pouviez être à la maison pour les recevoir, je serais bien contente. Vous inviterez vos tantes à venir pour le pardon de Kergoat qui n'est plus bien loin, le dimanche après le 15 août. A bientôt donc ma chère fille. Votre mère qui ne vous oublie pas. Mme Trellu* »

La vie continue comme en témoigne cette carte écrite par la jeune Marie à son frère au front, qui annonce le traditionnel Pardon de Kergoat, qui se tient le 1er dimanche après le 15 août.


Kergadoret le 18 Aout 1916

Mon cher Yves
J'ai reçu plusieurs lettres de toi cette semaine. J'ai reçu ta photo aussi, tu y es bien. François n'a pas pu venir en permission pour le 15 Aout.
Maintenant on travaille dur dans les fermes. A Lymoal on a finit de battre le blé; c'est tad qui "bouettait ar miquiniz" le dernier jour la machine à battre était cassée.
Dimanche c'est le grand pardon de Kergoat, par conséquent on fera des crêpes; maman ira à Lymoal cette après midi pour les faire; alors attends toi un de ces jours à recevoir des crêpes.
La petite soeur qui t'embrasse bien

À la rentrée, Marie ne retourne pas à Carhaix. Le 8 septembre, elle écrit à Yves « *J'ai écrit à la directrice pour lui dire que je ne pourrais pas rentrer pour le 2 octobre. Mon sale estomac, comme il m'embête, il me fait souffrir et il me fait perdre du temps* ».

L'éloignement de la maison, ses soeurs à Amiens, la guerre qui s'éternise, son frère aîné sur le front, son frère cadet dont ce sera bientôt le tour, et tant de morts dans le voisinage, à qui le tour ? Il y avait de quoi avoir mal à l'estomac pour une jeune fille de 15 ans.

Dans la Somme

Peu d'informations directe sur le quotidien des soeurs aînées à Amiens pendant cette période.

« *Ici tout va bien, les taubes viennent quelquefois nous faire visite et nous empêcher de dormir* » écrit Marie-Anne le 25 mai, rappelant les avions allemands lâchant régulièrement des bombes sur la ville.

On apprend ensuite par les échanges de cartes entre la jeune Marie et sa mère que Marie-Anne et Marie-Jeanne rentre à Quéménéven pour la fin juillet.

Bien que les cartes postales échangées entre frères et soeurs n'en témoignent pas, on sait qu'elles ont assisté au premier mois de la bataille de la Somme, à partir du 1er juillet 1916. En effet, la préparation d'artillerie a commencé dès le 24 juin et s'est intensifiée à partir du 26. Le 1er juillet, au petit matin, le bombardement final des Alliés a commencé. On raconte que le bruit était tel qu'il a été perçu jusqu'en Angleterre. C'est dire si à Amiens, Marie-Anne et Marie-Jeanne ont dû trembler de peur.

L'enfer de Verdun et la mort de Yves

Le 6 octobre 1916, le 4e régiment d'infanterie, et Yves avec lui, remonte en ligne dans le secteur du fort de Vaux, sur le champ de bataille de Verdun.

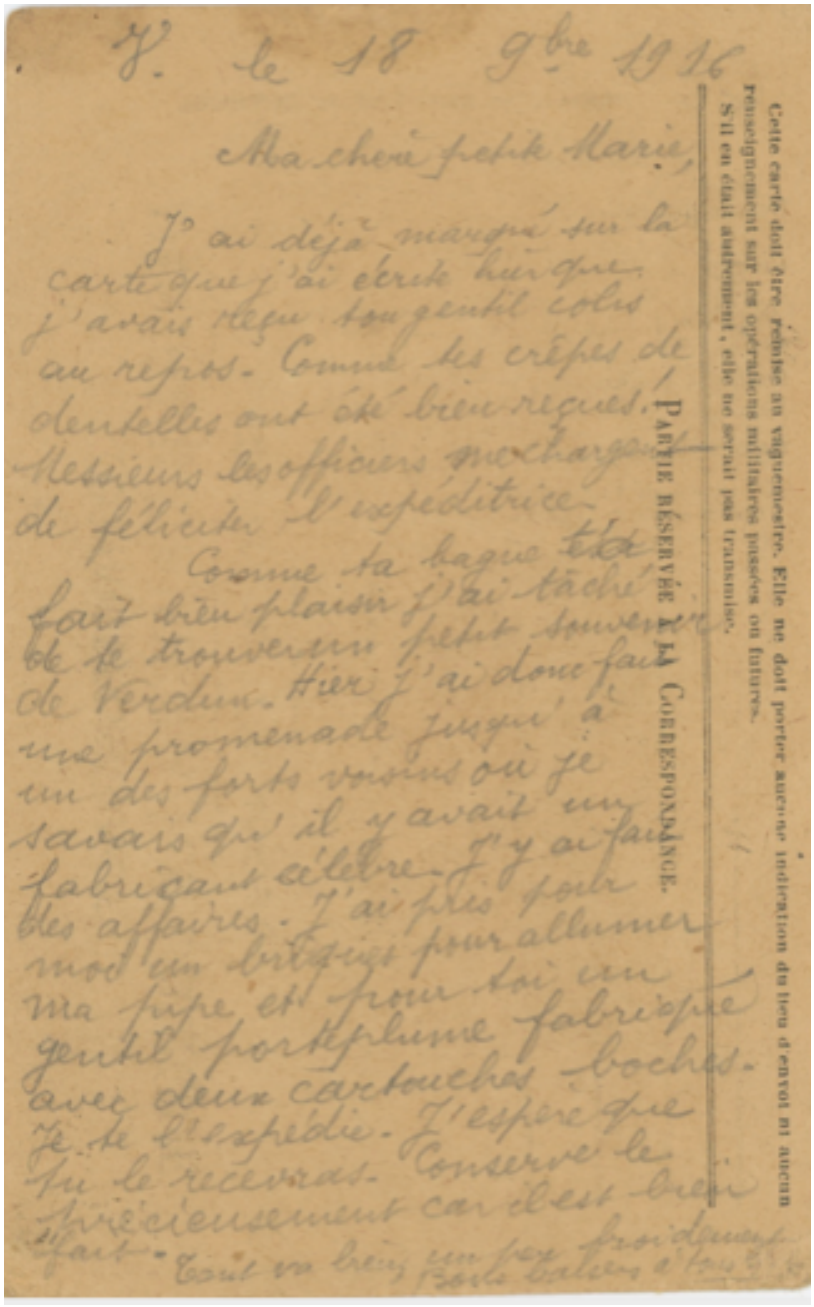
« Pour garder le terrain conquis par la division PASSAGA, de Douaumont à Vaux, il faut des poilus capables de se faire tuer sur place » telle était la consigne. Le régiment commence la relève, par Fleury-devant-Douaumont, le bois de la Caillette et le bois de Vaux-Chapitre rasés. Les conditions sont terrifiantes. Des centaines d'obus pourchassent les sections. Pendant des jours et des nuits, les hommes restent tapis dans les trous d'obus. Les bataillons organisent les ravins de la Fausse Cote, de l'étang du Bazil et de Vaux - c'est ici que sera la section que commande Yves. Les compagnies fondent sous la pluie d'obus.

Yves monte en première ligne, pour la première fois dans ce secteur, **dans la nuit du 2 au 3 novembre 1916**. Il est dans le 3e bataillon, 10e compagnie, qui occupe le secteur le plus à droite de la ligne de front dévolue au 4e régiment d'infanterie, dans un secteur qui aujourd'hui se situe dans les taillis derrière la chapelle de Vaux-devant-Damloup.

Après 10 jours de combats en première ligne, Yves a une période de repos qui lui permet d'écrire à sa famille pour la rassurer. Marie lui répond le 15 novembre

« *Mon cher Yves, j'ai reçu ta carte aujourd'hui avec grand plaisir car depuis le 2, tu ne nous avais pas écrit, c'est long mon pauvre frère, surtout que nous savions que tu étais dans ce sale trou de Verdun* ».

Yves ne laisse rien voir à sa famille des combats auxquels il participe. Comme il parlait des cerises de l'Argonne en juin 1915, il raconte un champ de bataille paisible.


Y. le 18 9bre 1916

Ma chère petite Marie,

J'ai déjà marqué sur la carte que j'ai écrite hier que j'avais reçu ton gentil colis au repos. Comme les crêpes de dentelles ont été bien reçues. Messieurs les officiers me chargent de féliciter l'expéditrice.

Comme ta bague t'a fait bien plaisir j'ai tâché de te trouver un petit souvenir de Verdun. Hier j'ai donc fait une promenade jusqu'à un des forts voisins où je savais qu'il y avait un fabricant célèbre. J'y ai fait des affaires. J'ai pris pour moi un briquet pour allumer ma pipe et pour toi un gentil porteplume fabriqué avec deux cartouches boches. Je te l'expédie. J'espère que tu le recevras. Conserve le précieusement car il est bien fait. Tout va bien, un peu froidement. Bons baisers à tous

Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures.
S'il en était autrement, elle ne serait pas transmise.

PARTIE RÉSERVÉE À LA CORRESPONDANCE.

Le 18 novembre, avant de remonter en première ligne, il écrit à sa jeune soeur « *Comme les crêpes de dentelles ont été bien reçues ! Messieurs les officiers me chargent de féliciter l'expéditrice. Comme ta bague t'a fait bien plaisir, j'ai tâché de te trouver un petit souvenir de Verdun. Hier j'ai donc fait une promenade jusqu'à un des forts voisins où je savais qu'il y avait un fabricant célèbre. J'y ai fait des affaires. J'ai pris pour moi un briquet pour allumer ma pipe et pour toi un gentil porteplume fabriqué avec deux cartouches boches. Je te l'expédie. J'espère que tu le recevras. Conserve le précieusement car il est bien fait. Tout va bien, un peu froidement. Bons baisers à tous, Yves* ».

C'est à ce moment-là qu'Yves devient sous-lieutenant, le 23 novembre exactement.

Les courriers se croisent. La nouvelle de cette promotion n'est pas encore arrivée à Kergadoret quand Marie lui écrit le 27 novembre « *Voilà le pauvre François parti. Maman et moi avons été le conduire jusqu'à Quéménéven. Je n'ai pas encore reçu le porte-plume que tu m'as promis. Pierre-Marie Ty-garde est en permission et il m'a donné une bague et une broche faites par lui. Samedi (le*

18) nous avions été à Quimper et maman t'avait acheté un manteau et moi des biscuits. Je te les ai expédié ensemble que ton manteau, je pense que tu les as reçus ».

Le **29 novembre 1916, François, en route pour le front,** envoie une carte postale à sa jeune soeur depuis Orléans. Il est alors aspirant au 9e bataillon du 115e RI. Son régiment étant au repos dans le secteur de Beauvais, il part vers l'est, dans le secteur de Verdun, pour voir son frère.

D'Amiens, Marie-Anne écrit le 26 novembre « *ici tout est calme. Les Boches ne sont plus venus nous bombarder depuis la nuit du 10 au 11. J'espère qu'ils nous laisseront un peu tranquille.* »

Le 3 décembre, Marie reçoit une carte postale d'Yves qui, hélas, n'est pas conservée dans la collection de la jeune Marie, car c'est la dernière qu'il écrira. Il remonte au front le jour même.

Le 4 décembre, Marie lui annonce qu'elle a reçu le porte-plume et que François est parti en arrière du front dans les environs de Bar-le-Duc. Elle en profite pour le féliciter « *nous sommes tous très joyeux et te félicitons parce que tu es nommé s.lieutenant* ».

Yves n'a sans doute pas pu lire cette lettre, il est en première ligne sous les bombes.

En effet, l'artillerie allemande bombarde continuellement les tranchées françaises, malgré la faible visibilité. Il fait froid, il pleut, il neige. Le journal des brancardiers indique que tous les jours des soldats sont évacués pour pieds gelés. Le 5 décembre, les Allemands tentent une action sur le secteur où se trouve Yves. L'attaque est repoussée à coups de fusils, de grenades et de mitrailleuses.

Voici ce que l'on peut lire sur le journal de marche de la 17e brigade à laquelle appartient le 4e régiment d'infanterie, à la date du 5/6 décembre 1916 : « *à la suite de l'attaque allemande de la matinée du 5 décembre, l'artillerie allemande a montré une certaine activité. Une patrouille allemande qui s'était présentée dans la nuit à 23 heures devant le front du s. secteur de gauche a été repoussée à coups de fusils.*
Tirs de harcèlement par notre artillerie.
Faible activité de l'artillerie ennemie
Pertes : 4e : ***s/Lt Trellu grièvement blessé (balle dans la tête)****, 7 tués, 9 blessés et 4 évacués* »

Le 8 décembre, Marie écrit à son frère aîné. « *j'ai reçu ta carte datée du 3, hier; je pense que maintenant tu es au repos… François sera sûrement content de te revoir. Il nous écrit à peu près tous les deux jours. En attendant de tes nouvelles, je t'embrasse bien tendrement* ».

Le 11 décembre, elle s'inquiète.

« *Mon cher Yves, j'espère que pour maintenant tu es au repos. On te garde rudement longtemps en 1ère ligne cette fois-ci. On a fini le cidre à Kergadoret. On a fait 3 barriques de cidre et maintenant on fait de la piquette (..) À bientôt de tes bonnes nouvelles. Ta soeur qui t'embrasse bien tendrement* ».

Yves, hélas, ne saura jamais rien de ces nouvelles. Après sa très grave blessure, il est évacué sur l'ambulance de campagne de Landrécourt à quelques kilomètres au sud de Verdun. C'est là que François le verra une dernière fois. Le récit du directeur de l'école de Briec, certainement sur la base du témoignage de François, publié le 5 janvier 1917 dans le Journal Le Citoyen, laisse penser que si Yves avait survécu, il aurait été une « gueule cassée ».

Briec-de-l'Odet

La mort du sous-lieutenant Y. Trellu. — Si pendant le cours de cette longue guerre j'ai eu le plaisir de communiquer aux lecteurs du *Citoyen* plusieurs lettres admirables d'un jeune instituteur devenu un « poilu », racontant sa vie dans les tranchées de première ligne de l'Argonne, j'ai aussi hélas ! la poignante douleur de leur faire connaître la mort glorieuse du jeune héros.

Originaire de la petite commune de Quéménéven, le jeune Yves Trellu y reçut, côte à côte, avec le fils de M. Gestin, directeur d'école, une bonne préparation à l'école primaire supérieure et à l'école normale. A Douarnenez et à Quimper comme dans la petite bourgade, les deux écoliers ne cessent de travailler avec ardeur à développer leur intelligence et à former leur caractère. A leur sortie de l'école normale, les deux amis fidèles, les deux condisciples inséparables, se séparèrent cependant un moment : le jeune Trellu pour enseigner à Briec, son camarade, pour compléter à l'école normale de Saint-Cloud sa préparation à l'enseignement primaire. Mais bientôt ils seront réunis dans la mort.

En effet l'affreuse bourrasque, la grande guerre, les enveloppe et les emporte tous les deux : le sergent Gestin tombe le premier au champ d'honneur au combat de Beauséjour, le 6 mars 1915. Il meurt en brave. Trellu est très affecté de sa mort prématurée.

« Les sales Boches, m'écrit-il des tranchées, l'ont fauché... mais il est mort pour la France et nous le vengerons. »

Tour à tour simple soldat, caporal, sergent décoré de la croix de guerre après avoir été l'objet des deux citations suivantes : 1° « A bravement mené son escouade à l'assaut d'une tranchée allemande. » (Ordre de la brigade du 4 avril 1915.) ; 2° « Volontaire pour veiller dans une tranchée à découvert pendant un violent bombardement, a permis la riposte immédiate. Courage parfait pendant les deux jours de combat. » (Ordre de la division du 13 juillet 1915), élève aspirant à Saint-Cyr, aspirant et enfin sous-lieutenant ; le 5 décembre dernier, à 10 heures du soir, au fort de Vaux, Y. Trellu est mortellement atteint à la gorge par une balle ennemie.

Les Boches avaient attaqué le matin une tranchée occupée par la 4e section. Le sous-lieutenant Trellu commandait la 1re section. Arrive la nuit. Il fallait veiller puisque les Boches n'étaient pas loin. Il restait vingt officiers dans la compagnie. Chacun d'eux devait veiller chaque moitié de la nuit. Le sous-lieutenant Y. Trellu avait donc mission de veiller jusqu'à minuit. En faisant une ronde il se mit à regarder par-dessus le parapet si tout était tranquille. C'était la nuit ; personne ne pouvait le voir. Un de ses hommes lui dit à ce moment : « Attention ! mon lieutenant ; c'est un coin dangereux. » Il n'avait pas fini qu'une balle l'atteignit au visage ; l'officier tomba en disant : Ah ! je suis touché ! Les officiers qui le virent le crurent mort, ce n'est que longtemps après en arrivant à l'ambulance qu'il reprit connaissance. Mais hélas ! il était trop bien touché : il s'est éteint le 13 décembre, pleuré de ses hommes qu'il prenait pour ses frères aînés. Il avait 23 ans.

Et les deux jeunes écoliers, assis autrefois côte à côte sur un petit banc de la modeste école de Quéménéven, les deux futurs maîtres, le sous-lieutenant Trellu et le sergent Gestin, après avoir été braves et vaillants sur le champ de bataille et avoir succombé face à l'ennemi envahisseur du sol sacré de la Patrie, reposent éternellement non loin l'un de l'autre, face aux Boches maudits, dans un cimetière, dont le repos est continuellement troublé par les tonnerres des champs de bataille.

Chers amis lecteurs du *Citoyen*, croyez-vous que les vieux éducateurs de la jeunesse française, au terme de leur longue carrière, pourront se consoler de la perte cruelle de ces jeunes maîtres d'élite de l'enseignement laïque dont la vie, qui promettait d'être féconde et brillante, a été si brusquement arrêtée dans son cours ?

P. T.
Directeur d'école publique.

Le Citoyen, janvier 1917

« *Les Boches avaient attaqué le matin une tranchée occupée par la 4e section. Le sous-lieutenant Trellu commandait la 1e section. Arrive la nuit. Il fallait veiller puisque les Boches n'étaient pas loin. Il restait vingt officiers dans la compagnie. Chacun d'eux devaient veiller chaque moitié de la nuit. Le sous-Lieutenant Y. Trellu avait donc mission de veiller jusqu'à minuit. En faisant une ronde, il se mit à regarder par-dessus le parapet si tout était tranquille. C'était la nuit ;*

personne ne pouvait le voir. Un de ses hommes lui dit à ce moment : « Attention ! mon Lieutenant ; c'est un coin dangereux. » Il n'avait pas fini qu'une balle l'atteignit au visage ; l'officier tomba en disant : Ah ! je suis touché ! Les officiers qui le virent le crurent mort. Ce n'est que longtemps après, en arrivant à l'ambulance, qu'il reprit connaissance. Mais hélas ! il était trop bien touché : il s'est éteint le 13 décembre, pleuré de ses hommes qu'il prenait pour ses frères aînés. Il avait 23 ans ».

À son décès, Yves est inhumé dans la nécropole de Landrécourt-Lempire, Meuse, carré A, rang 16, avec 1 962 autres compagnons de guerre.

Un cataclysme pour la famille Trellu, dont l'onde de choc est arrivée jusqu'à nous par les récits de nos grand-mères.

Parmi les cartes postales de l'album de ma grand-mère, le seul écrit qui témoigne de ce drame est une carte écrite, pour la Bonne Année 1917, par une des petites dont s'occupent les deux soeurs aînées « *je suis bien triste de la nouvelle que vous venez d'apprendre parce que Yves était très très gentil et que je l'aime beaucoup beaucoup* ».

Ma grand-mère, la jeune Marie, disait toujours que le plus terrible était qu'Yves était mort à la fin. Ainsi, j'ai longtemps cru qu'Yves était mort à la fin de la guerre. Elle n'a jamais rien raconté des deux années de guerre qui ont suivi la mort d'Yves, alors que François était à son tour sous la mitraille. Du reste, je ne savais pas, avant de me plonger dans ces cartes postales qu'il avait été engagé dans la 1ère guerre mondiale.

7. 1917-1918

L'album de cartes postales comptent à peine 10 cartes pour les deux années suivant la mort d'Yves. Écrivaient-ils moins ? La jeune Marie était-elle trop déprimée pour continuer sa collection ? Et parmi les cartes, rien de bien détaillé ne permet de connaître, ni même de deviner le quotidien de chacun.

Les informations collectées, et présentées dans les pages suivantes, viennent essentiellement de la fiche matricule de François, donnant des informations sur son parcours militaires, et du journal de marche de son régiment, un peu plus détaillé à partir de février 1918 quand il devient officier.

François sur le front

Le 20 février 1917, François rejoint le 5e régiment d'infanterie. Début mars, le régiment se déplace à l'est de Nancy où il est occupé à l'organisation d'une deuxième ligne et de postes d'artillerie. À partir du 16 avril 1917, on le retrouve à l'Ouest de Reims.

C'est ici qu'a probablement été prise la photo ci-contre envoyée à ses soeurs. François porte un brassard noir, indiquant le deuil de son frère. « *22 avril 1917, À mes chères soeurs, François* » écrit-il au verso.

Début juin 1917, le régiment occupe un secteur du Chemin des Dames, âprement disputé, soumis à de violents bombardements. Le 29 juin, il subit un assaut meurtrier qu'une contre-attaque repousse finalement. Une nouvelle attaque se produit violemment le 14 juillet sur le saillant de l'Arbre de Cerny, occupé par le 5e RI. La situation est critique. Attaques, contre-attaques. La lutte se poursuit jusqu'à 3 heures du matin. L'ennemi doit abandonner la plus grande partie du terrain conquis.

Le 18 juillet 1917, le régiment est relevé et reste au repos jusqu'au 12 août. **François** obtient une permission et **retourne pour quelques jours à Kergadoret**. C'est la première fois qu'il revoit ses parents et sa jeune soeur après la mort de son frère aîné.

On ressent par un brouillon de carte postale à quel point il se sent en décalage. François écrit le 12 août, sur un brouillon de carte adressé à un sergent de sa compagnie « *je vous rejoindrai dimanche. Où ? je ne sais pas. Vous devez être en ligne sans doute en ce moment. Ici on ne se doute pas qu'il y a la …* »

Il rejoint son régiment, qui est à nouveau dans le secteur du Chemin des Dames à partir du 19 août, échappant aux durs combats des 13 et 14 août. Il est alors aspirant à la 5e compagnie du 5e RI. De fin août 1917 à mi février 1918, le régiment y alterne secteurs de ligne, repos et périodes d'exercices. Aucune information directe sur cette période.

En janvier 1918, il envoie la photo ci-dessous à ses soeurs qui déclenche de la part de Marie-Jeanne la remarque suivante

« *Nous avons reçu la photo de François, il est bien sauf sa coiffure que je n'aime pas beaucoup avec sa raie dans le milieu. ça lui va moins bien que ses cheveux partagés sur le côté, à part ça, il est très bien* ».

François est nommé sous-lieutenant, le 17 février 1918, il n'a pas encore 21 ans et prend la tête d'une section de grenadiers.

Le lendemain, son régiment est transporté en Champagne. Après 10 jours de repos, il occupe le secteur de Suippes jusqu'au 13 juin.

À cette période, l'heure n'est pas aux assauts massifs mais plutôt aux coups de main ponctuels et rapides que mènent des groupes de combat pour capturer des ennemis afin de les interroger. C'est à la tête de sa section de combat que **François va s'illustrer**.

Vers le 20 mars 1918 d'abord. Les bataillons de son régiment, placés en première ligne, subissent un violent bombardement aux gaz toxiques qui détruit les abris ou les rend inhabitables. C'est là que François gagne sa première citation. Un de ses groupes de combat se trouve à 400 mètres de son poste. Toutes les communications sont coupées. Lui va courir sous le bombardement pour aller se rendre compte de l'état de son groupe et prendre les décisions qui s'imposent.

Le rédacteur de l'Historique du 5e RI témoigne : « *de hardis coups de mains ont été tentés avec succès et ont contribué à la capture de prisonniers. Ils ont mis en relief la valeur personnelle de plusieurs officiers (...) comme les sous-lieutenants BESNARD, TRELLU…* ».

Le texte de la citation que François à l'ordre du régiment est éloquent « ***a fait preuve d'un grand sang-froid en parcourant 400 mètres de terrain sous un violent bombardement pour se rendre compte de ses effets sur un de ses groupes de combat menacé d'un coup de main*** ».

Un mois plus tard, il s'illustre à nouveau. On peut lire dans le Journal de Marche du 5e RI en date du 29-30 avril 1918 : « *Le groupe des grenadiers d'élite du 2e bataillon commandé par le sous-lieutenant Trellu et le sergent Le Bail surprend dans la tranchée de la Kultur, au nord du bois U2 et ramène dans nos lignes après avoir blessé l'un d'eux d'un coup de pistolet deux soldats allemands du 345e IR (12e compagnie) qui assuraient la liaison entre les P.P. (3h30)* » (la tranchée de la Kultur relie la ferme de Navarin à la butte de Souain).

Ce coup d'éclat vaut à François sa deuxième citation à l'ordre de la 4e armée : « ***jeune officier plein d'allant, à la tête d'un détachement de grenadiers d'élite s'est emparé de sa main de deux prisonniers au cours d'une tentative hardie exécutée le 30 avril dans les lignes allemandes*** ».

Au lendemain de la capture de ces deux soldats, François est sérieusement blessé au cours d'un accrochage avec une patrouille ennemie. Comme la veille, il était en reconnaissance à la tête de son groupe de grenadiers pour capturer deux sentinelles. Ils étaient à 10 m des sentinelles quand une patrouille d'une dizaine d'hommes sort par la chicane où était caché François. Suivi par son groupe, il engage le combat à la grenade. C'est là qu'il reçoit **plusieurs éclats de grenade à la cuisse** et à la jambe et doit se replier sous les feux ennemis.

Dans le journal de marche du 5e RI, on peut lire en date du 1er mai : « *Une reconnaissance effectuée par le sous-lieutenant Trellu se porte jusqu'aux lignes ennemies dans le but d'enlever une sentinelle double et s'approche de cette dernière jusqu'à 10 m environ, l'officier en tête de sa troupe était resté caché dans la chicane accédant au P.P. Une patrouille ennemie d'une dizaine d'hommes venant du K.2 arrive au P.P. et s'apprête à en sortir par la chicane dans laquelle se trouvait engagé le sous-lieutenant Trellu. Ce dernier engage aussitôt le combat à la grenade au cours duquel il reçoit plus éclats à la jambe et à la cuisse. Notre détachement rejoint nos lignes au complet, poursuivis par les tirs de mousqueterie des sentinelles ennemies* ».

François est évacué vers un hôpital de l'arrière. Le 20 mai 1918, il envoie une photo à ses soeurs « *Mes chères soeurs, je vous présente les officiers de mon ambulance. Voyez, on ne dirait vraiment pas à leur mine que ce sont des blessés. C'est que le moral est bon, et tous bientôt vont bénéficier d'une convalescence. Je partirai sans doute à la fin de la semaine. À bientôt donc. François* »

Après une permission qui lui permet de rentrer à Kergadoret et de revoir ses soeurs, François est de retour au front, le 23 juin 1918. Il rejoint son régiment dans la région d'Amiens, où le 5e RI cantonne pendant un mois.

À la mi-juillet, François est embarqué avec son régiment pour le secteur de Villers-Cotterêts, dans l'Aisne pour participer à l'attaque de la 10e armée prévue le 18 au matin. Ce 18 juillet 1918 marque le début de la reconquête qui va mener à l'armistice du 11 novembre. Mais ça ne va pas être un long fleuve tranquille. Trois jours plus tard, la marche en avant du 5e régiment d'infanterie est

stoppée par l'artillerie et l'infanterie allemandes. Le 21 juillet 1918, à Oulchy-le-Château, cote 183, François est sérieusement **blessé au bras** par un éclat d'obus, évacué sur une ambulance, puis envoyé en convalescence début août dans les Landes d'où il envoie, à ses soeurs à Tréfry, une carte postale représentant la basilique de Lourdes et donnant son adresse à l'hôpital complémentaire n°39 de Aire sur l'Adour, dans les Landes.

Après sa convalescence, le 11 septembre 1918, François rejoint son régiment qui est transporté en train en Belgique pour participer à l'armée franco-belge qui doit rompre le front ennemi et progresser vers Gand. Le 5e régiment d'infanterie devient avant-garde de la division d'infanterie et se retrouve donc à coller aux basques des arrières-gardes ennemies qui reculent en défendant chèrement leur peau.

Dès son retour au front, François gagne sa troisième citation, à l'ordre de la 10e armée « ***jeune officier d'une bravoure remarquable, a conduit superbement sa section au cours des combats*** ».

C'est peut-être à cette période qu'a été prise la photo ci-dessous, sur laquelle il arbore fièrement sa croix de guerre avec deux palmes.

Mais les arrières-gardes allemandes parviennent à organiser leur résistance derrière une rivière qui rejoint l'Escaut. En face, de l'autre côté, les compagnies du 5e régiment construisent des radeaux de fortune et réussissent à franchir la rivière. Mais l'ennemi contre-attaque et isole les compagnies situées sur les ailes. François est dans l'une d'entre elles. Il est fait **prisonnier le 20 octobre 1918** et envoyé en Allemagne.

Pendant ce temps à Amiens

Aucune information sur la situation en 1917.

Fin janvier 1918, Marie-Jeanne écrit à sa soeur Marie. « *Me voilà encore sur pied; Mon bilan abcès a tout à fait disparu après m'avoir fait bien souffrir pendant plusieurs jours. Ma gorge reste encore un peu sensible mais avec le bon miel que nous venons de recevoir, ça va finir de me remettre. Marie-Anne a été un petit peu patraque aussi sans toutefois avoir été obligée de garder le lit. Elle va mieux et je crois que son rhume passera sans complication* ».

Au printemps, devant l'offensive allemande qui arrive jusqu'à ses portes et les bombardements intensifs qu'elle subit, la ville d'Amiens est évacuée. La famille trouve refuge à Tréfry, et avec elle Marie-Anne et Marie-Jeanne. Elles y sont toujours quand retentit l'armistice.

Pendant ce temps en Bretagne

Très peu d'informations filtrent des rares cartes postales écrites en 1917 et 1918. La santé fragile de la jeune Marie est un sujet récurrent.

Par une carte du 25 novembre 1917, reçue de sa cousine Marie Billon, de Douarnenez, on apprend que la grand-mère va toujours bien (grand-mère paternelle, Marie-Jeanne Moysan, qui a eu 82 ans le 18 octobre 1917). On apprend aussi que la jeune Marie ne va pas fort puisque sa cousine lui conseil un bon remède pas cher pour les gens faibles et anémiés, du citrate de fer.

8. Après l'armistice

L'arrêt des combats, le 11 novembre 1918, malgré le soulagement certain qu'il a représenté, ne signifie pas la fin de la guerre. La paix sera signée fin juin 1919 et la démobilisation est progressive.

Des lendemains de l'armistice jusqu'en mars 1921, cinq millions d'hommes rentrent dans leurs foyers, en fonction de leur âge. Les classes 1912 et 1913, au service militaire au début de la guerre, sont démobilisées à l'été 1919. François sera démobilisé en octobre 1919 tandis que les dernières classes appelées ne seront démobilisées qu'en 1920 et 1921.

Le retour à la vie civile est forcément complexe après des mois voire des années de folie meurtrière, de violence et de souffrance. En famille, peu vont parler de ce qu'ils ont vécu. Ça se fera au bistrot après la messe. Ce sera le rôle des réunions d'anciens combattants.

François est en Allemagne

Fait prisonnier trois semaines avant l'armistice, François est rapatrié au centre de Cherbourg le 5 janvier 1919. Il rejoint le dépôt de son régiment en Normandie un mois plus tard. Mais loin d'être démobilisé et de rentrer en Bretagne, il participe à des stages de formation sans doute pour progresser dans la hiérarchie militaire, car il deviendra plus tard capitaine.

En avril, il écrit à ses soeurs qu'il vient de demander à son colonel de rejoindre le front, en Allemagne, car il y a toujours un front. Le 5e RI garde une portion des rives du Rhin, au cas où l'Allemagne reprendrait le combat.

Sa demande acceptée, François part pour l'Allemagne et envoie de Metz à ses soeurs une carte toute symbolique puisque Metz était allemande depuis la guerre de 1870. Il leur raconte qu'il a eu le temps de visiter la ville en attendant le train pour Mayence et que le voyage est une vraie promenade.

François reste dans la région de Mayence jusqu'à début juillet, quelques jours encore après que la paix ait été signée le 28 juin.

Le 6 juillet, il écrit à la jeune Marie, « *Notre régiment a quitté les berges du Rhin et dans deux jours, nous embarquerons pour la banlieue de Paris pour participer au défilé du 14 juillet. Nous ne savons pas encore quand nous serons démobilisés* ».

C'était certainement un sacré honneur de participer au défilé de la victoire. Pour autant, François ne fanfaronne pas. S'est-t-il même autorisé à rendre compte à sa famille de ses actes de bravoure ? J'en doute. En tous cas, je n'en avais jamais entendu parler. Il faut dire qu'après la mort de son frère aîné, ça aurait eu quelque chose d'indécent de tirer une quelconque gloire de ce conflit dramatique.

À Kergadoret, Marie-Anne prépare son mariage

Le 8 juin 1919, Marie-Anne, la soeur aînée épouse Pierre-Marie L'Helgoualc'h qui a été démobilisé début 1919. Garde au château de Tréfry, il habitera avec son épouse la maison du garde. Il est question de lui dans plusieurs cartes échangées entre les soeurs, il offre même à la jeune Marie une bague et une broche. Il est probable que le mariage ait déjà été envisagé avant la guerre. En 1914, Marie-Anne a déjà 24 ans. Sur l'acte de mariage, il est dit de Marie-Anne qu'elle est cuisinière, c'est certainement la fonction qu'elle occupait alors au château de Tréfry.

Avant la fin de l'année, Marie-Anne attend son premier enfant.

En 1919, Marie-Jeanne repart dans la Somme

Le 20 mai 1919, Marie-Jeanne repart dans la Somme les quatre fillettes de Poulpiquet. Elles s'arrêtent quelques jours à Paris. « *Nous avons voyagé en troisième avec des billets de réfugiés. Je crois qu'avec ces billets on ne paie pas ou du moins très peu* ». Marie Anne (qui va se marier) est restée à Quéménéven. Les enfants sont tout désemparés. « *Nous avons oublié à Tréfry nos cartes d'alimentation. Vous pouvez nous les envoyer par la poste et nous les recommander* »

Le 27 mai, Marie-Jeanne fait part d'une demande un peu mystérieuse, une demande en mariage probablement. « *j'ai aussi reçu la fameuse lettre en question. Je vais y répondre ce soir. Je vous tiendrai au courant une fois que j'aurai bien réfléchi* ».

Elle rentre à Kergadoret pour le mariage de sa soeur aînée et le 18 juin est de retour à Amiens

Le 28 juin, Marie-Jeanne est **aux premières loges pour assister aux fêtes de la victoire** à Amiens. Elle écrit à la jeune Marie qui va sur ses 18 ans : « *hier 28 juin, c'était le grand jour de la signature de la paix. A Amiens, on a fait une fête sans pareille en l'honneur de ce grand évènement. On a tiré cinquante coups de canons. On croyait revivre en 1916 au moment de la bataille de la Somme, mais cette fois, ce n'était plus le canon destructeur et à l'écho de ce canon se mêlait celui de toutes les cloches des églises d'Amiens et les bourdons de la cathédrale qui se font entendre de si loin, sonnant à toute volée pour fêter la victoire. Dimanche prochain Mr Pierre m'a promis de m'emmener en auto visiter Moreuil et d'autres pays détruits par ces maudits barbares. Les petites et moi t'envoyons nos plus tendres baisers. M.Jeanne »*

De fait, une semaine plus tard, elle écrit à nouveau à sa jeune soeur : « *Cet après-midi, Me Pierre nous a conduit en auto, Mimi, Zabeau et moi voir quelques pays dévastés. Hélas que c'est lamentable à voir et il faut vraiment avoir vu pour se rendre compte d'un tel bouleversement. J'ai eu le coeur tout ému de toutes ces tristesses que je viens de voir. Nous avons visité Moreuil, ou plutôt ses ruines car de cette ville il n'existe plus rien. On n'y voit que des pans de murs et des amas de pierres et de ferrailles, des décombres partout. Nous avons aussi traversé une plaine qui représente un champ de bataille où la terre est tournée et retournée et complètement bouleversée par les obus et les torpilles. Il y a des trous énormes. Les tranchées y sont encore, par endroits, entourées de fils de fer barbelés. Les arbres aussi sont d'un triste aspect. Il ne reste plus que des troncs qui font l'effet d'un manche à balai planté un par-ci par-là. Nous avons encore visité plusieurs petits pays qui ont aussi beaucoup souffert et dans chacun la désolation règne. Combien mon coeur s'est serré en regardant cette terre qui a été rougie par le sang de nos braves soldats* »

Le temps de la reconstruction est venu. La famille réintègre finalement le petit château de Dury, et Marie-Jeanne avec elle. À Dury aussi, c'est le temps de la reconstruction. Des prisonniers

allemands sont chargés de remettre en état le parc de la maison dévasté par 4 ans et demi d'hébergement d'états-majors et de soldats français. « *Il y a des boches qui travaillent dans le jardin pour arranger ce que les Français ont fait* » écrit une des fillettes à Marie.

Marie-Jeanne reste à Dury jusqu'à son mariage le 15 février 1920 avec René Le Hénaff. L'acte de mariage précise que René est employé des chemins de fer, domicilié de droit à Quéménéven et de fait à Folligny dans la Manche, et qu'elle, Marie-Jeanne, est gouvernante, domiciliée à Dury dans la Somme. François, instituteur à Braspart, est son témoin.

François, lui, se marie civilement le 9 septembre 1920 avec Marie-Louise Le Clearc'h, elle aussi institutrice à Cast.

Le 19 août 1921, Marie Trellu (épouse de François) écrit à sa belle-soeur, la jeune Marie, « *Nous sommes allés à Landrécourt mardi ; nous y avons trouvé la tombe d'Yves ; elle est propre, la couronne est encore assez bien; nous avons posé sur la croix une gerbe de fleurs artificielles. Que c'est triste ce pays ! Des ruines et des croix; nous en sommes revenus avec un cafard terrible* »

En 2013, je suis moi aussi, et pour la première fois, allée sur la tombe d'Yves. Tout le monde connaît les images des milliers de croix blanches alignées dans les nécropoles de la première guerre mondiale. Mais un seul nom reconnu et tout prend une autre réalité…

Ce voyage dans le temps et sur les lieux du conflit aura durablement changé ma perception de la 1ère guerre mondiale et des cinq frères et soeurs Trellu.